



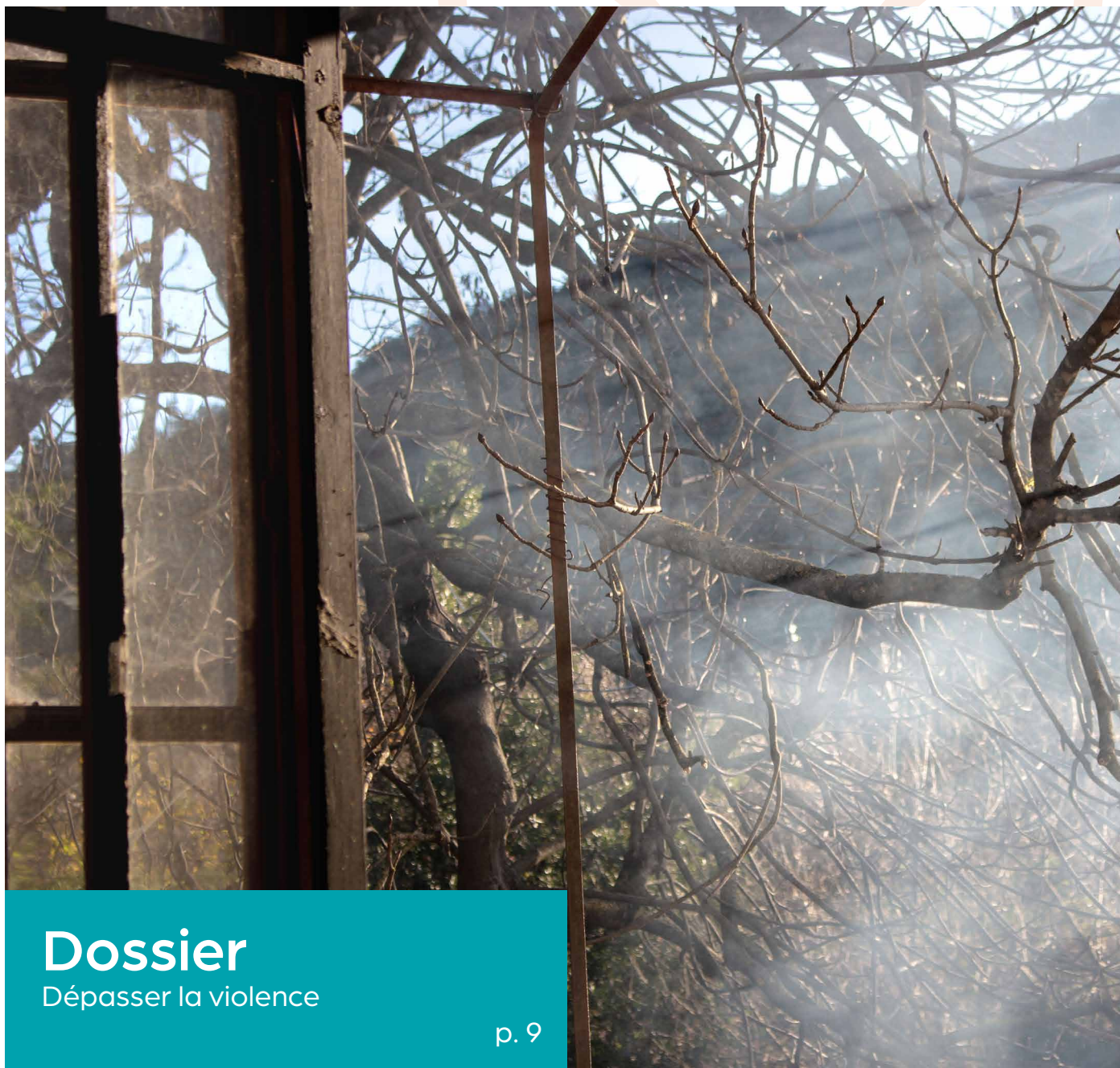
Fédération
Entraide
Protestante

172

03.2023

Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante



Dossier

Dépasser la violence

p. 9

**LES FEMMES
SONT FORTES**
Entretien avec Salwa
Zakzak

p. 5

CAÏN ET ABEL
Le meurtre du frère

p. 8

**DES COULOIRS
UNIVERSITAIRES**
pour les étudiants réfugiés

p. 24

LE PORTRAIT
Georgina Dufoix

p. 28

Sommaire

ÉDITO

C'est vite dit

Une Escale à Tananarive
Index mondial de persécution 2023

Ici et ailleurs

Solange Hébert : la fibre sociale et solidaire
Brigitte Martin
Les femmes sont fortes
Salwa Zakzak

Les échos du terrain

Parentalités en exil, une expo itinérante et pédagogique
Mélanie Landes-Castagno, Clotilde O'Deyé, Delphine de Morant
Un nouveau directeur pour AC3
Brigitte Martin

La graine de sel

Cain et Abel : le meurtre du frère
Brice Deymié

DOSSIER : Dépasser la violence

Introduction
Nadine Davous
Violence : l'éternel recours au religieux
Denis Malherbe
Aimez vos ennemis : une source d'inspiration
Frédéric de Coninck
Existe-t-il une violence légitime ?
Brice Deymié
Les mennonites et la non-violence
Neal Blough
Jeux vidéo, télévision, cinéma... la violence banalisée
Nadia Khouri-Dagher
La culture de la bienveillance, un rempart contre la violence institutionnelle
Juliette Lefèvre
Petits témoignages de salariés
La violence impensable
Cosette Fébrissy
Trois questions à Valentine Fonkenell
Brigitte Martin
L'usage de la force pour parvenir à la paix
Stéphane Rémy
Médiation nomade : provoquer la rencontre
Marion Rouillard
De la colère au militantisme
Valérie Duval-Poujol
La violence adolescente : quelles réponses éducatives ?
Édith Tartar Goddet

La vie de la Fédé

Et maintenant, des Couloirs universitaires
Guilhem Mante
Et si on créait un collectif ?
Sophie de Croutte
Bulletin d'abonnement

Leur parole nous éclaire

Et maintenant, des Couloirs universitaires
Guilhem Mante

La page culture

Le portrait

Georgina Dufoux
Brigitte Martin



Edito

Le dossier de ce **Proteste** nous invite à dépasser la violence. À passer du gris, de l'amertume, du déchirement, de la souffrance... à la chaleur, aux jardins fleuris, à la joie partagée, à la fraternité. De l'énergie qui détruit, anéantit physiquement, moralement, psychiquement... à la lumière nourrissante et apaisante pour les cœurs et les âmes.

Cette traversée est à double sens. Il suffit d'un mot, d'un geste, d'un non-dit, d'un manque, d'un trop, d'un pas assez et un vent glacial engourdit les volontés de s'entendre : en famille, entre voisins, collègues, résidents, bénévoles, camarades, avec des inconnus, ou entre pays et entre religions.

Comment prendre un aller simple vers la fraternité sinon en faisant un effort de compréhension de soi et des autres, et en s'engageant quotidiennement contre toutes les formes d'abus de pouvoir, les situations d'injustice, terreau des conflits ?

Comment redonner de l'espoir aux cœurs fermés et aux consciences meurtries sinon en cultivant ce qui rassemble, apaise et relie ?

Il faut beaucoup de courage pour assumer la voie de la non-violence, injustement reléguée au rang d'utopie, quand le modèle économique dominant vante la mise en concurrence, la loi du plus fort.

Les femmes sont souvent les premières victimes de violence, mais elles sont aussi les plus vaillantes quand vient l'heure de résister à l'adversité. Les quelques témoignages que vous découvrirez dans ces pages en sont de remarquables exemples.

Qu'elles soient ici tout particulièrement remerciées d'œuvrer pour un monde plus fraternel.

Charlotte Lemoine,
déléguée générale de la FEP

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr - 47, rue de Clichy 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 50 11 - Fax 01 48 74 04 52.
ISSN : 1637-5971.
Directrice de la publication : Isabelle Richard.
Directrice de la rédaction : Charlotte Lemoine.
Rédactrice en chef : Brigitte Martin.
Membres du comité de rédaction : Micheline Bochet-Le Milon, Françoise Caron, Florence Daussant-Perrard, Nadine Davous, Brice Deymié, Taieb Ferradi, Marc de Maistre, Denis Malherbe, Didier Sicard, Élisabeth Walbaum. Relecture : Florence Collin.
Photos : Catebis-Voyageur libre, Delphine de Morant, Franck Gallen-Pix Machine, Istock, Noëlie Jacquot-Portefaix, Charlotte Lemoine, Laetitia Petraglia, UNHCR / Josselin Bremaud.
Couverture : Noëlie Jacquot-Portefaix.
Maquette : Celka.
Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

Pour écouter
des articles de
Proteste, c'est ici.



Une Escale à Tananarive

L'Escale de Tananarive a été inaugurée en présence de Christian Tanon, pasteur et président fondateur des versions parisiennes du lieu d'accueil, d'écoute et de ressourcement spirituel.

Le joli petit local de l'Escale malgache, situé au-dessus du marché d'Analakely, est ouvert trois jours par semaine. Christian Tanon rappelle que l'Escale n'est pas une Église mais un lieu d'accueil convivial et fraternel où toute personne de la rue, ou recommandée par un tiers, peut entrer et sortir librement. « Les bénévoles qui assurent la permanence écoutent avec bienveillance et sans jugement les personnes qu'ils accueillent, afin d'identifier leurs besoins. »

L'Escale ne donne pas d'argent mais oriente les personnes en difficulté vers d'autres associations habilitées à prendre en charge leurs besoins spécifiques : soins médicaux, scolarisation, recherche d'emploi, demande de prêt AGR¹, insertion sociale, etc. « Si le

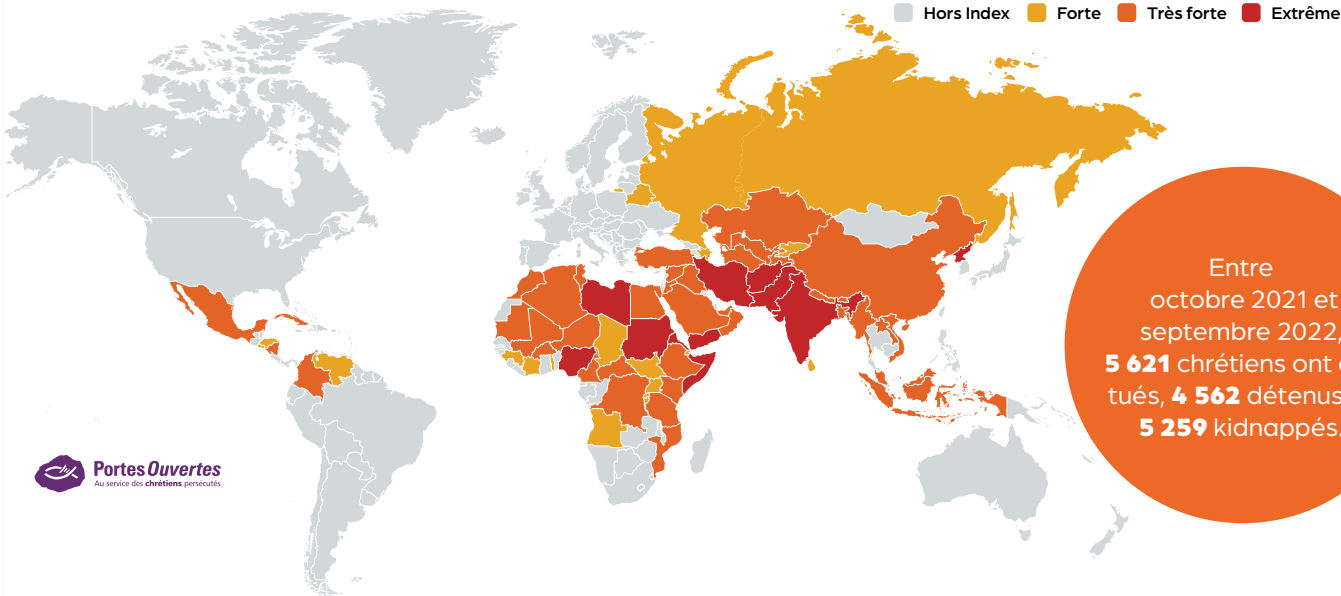
¹ Activité génératrice de revenu.
² www.lescaleportroyal.com et www.sepole-madagascar.com

visiteur a vraiment très faim, on lui offre un bol de riz, car "ventre affamé n'a point d'oreille" », ajoute David Razakantoana, président de la nouvelle Escale malgache. À Paris comme à Tananarive, les bénévoles de l'Escale proposent aussi partages bibliques, témoignages de vie et prières.

L'association FPMMF (Fraternité protestante des Malgaches et Malgachophiles de France) est partenaire de L'Escale de Tana. Pour couvrir les frais de fonctionnement, les dons sont bienvenus².



Index mondial de persécution 2023



La persécution des chrétiens dans le monde s'intensifie

En trente ans, le nombre de pays dans lesquels les chrétiens – catholiques, orthodoxes, protestants, baptistes, évangéliques... – sont persécutés a presque doublé. Ils sont soixante-seize aujourd'hui, contre quarante en 1993, le triste record étant détenu par la Corée du Nord suivie de près par la Somalie et le Yémen.

L'index 2023 des chrétiens persécutés dans le monde, publié par l'ONG Portes ouvertes, rapporte que plus de trois cent soixante millions de chrétiens sont fortement persécutés ou discriminés sur la planète, en raison de leur foi, soit *un chrétien sur sept*. La persécution des chrétiens est une violation inacceptable des droits de l'homme.

Solange Hébert : la fibre sociale et solidaire

Solange Hébert a vingt-six ans et des engagements tous azimuts. Consultante dans un gros laboratoire pharmaceutique, elle consacre son temps libre à l'économie sociale et solidaire (ESS) et au développement durable.

Elle a toujours fait de l'économie sociale et solidaire, sans le savoir. Très jeune, elle aide ses frères et sœurs à trouver leur voie, lutter contre l'injustice... et à faire leurs devoirs. Dans la cité voisine, elle propose des coups de main et participe aux activités organisées pour les jeunes du quartier. Elle contribue, à sa manière, à améliorer l'ordinaire.

C'est en entrant en prépa qu'elle comprend qu'elle n'a pas eu les mêmes privilèges que les autres. Ils arrivent d'Henri-IV ; elle a fait toute sa scolarité dans le 94. « C'était un autre univers. » En école de commerce, elle crée des associations pour sensibiliser les étudiants à l'ESS. Elle se découvre une passion pour l'entrepreneuriat social et solidaire.

Un tour du monde et une année au Cnam¹ plus tard, Solange Hébert crée, en 2021, la marque de vêtements éthiques et responsables Versatile. L'idée naît entre le Maroc et l'Inde alors que l'aventurière, 1 m 57, peine à porter un sac à dos trop lourd pour elle. « Il fallait jongler entre la vie perso et les rendez-vous avec les entrepreneurs sociaux locaux, bien paraître devant la caméra, ce n'était pas facile. »



Solange Hébert et son sac à dos dans le désert de Merzouga, au Maroc.

La jeune femme dessine des croquis, aidée par une amie styliste. Elle lance le concept du deux, trois ou quatre en un, à l'image de son produit phare, le Magic pant, inspiré du pantalon du pêcheur thaïlandais : il se transforme en un tour de main en combinaison, jupe ou robe. Les voyageuses sont enchantées. La collection de vêtements multifonctions et modulables qui suit, zips aux coudes et aux genoux en veux-tu en voilà, séduit la communauté. La chemise devient chemisette, le pantalon, short au gré des besoins et le sac à dos perd quelques kilos, ça fait du bien.

La marque séduit les globe-trotteuses de toute l'Europe. Solange Hébert récupère des fins de rouleaux et collabore avec des chantiers d'insertion. Elle revendique la *slow fashion*² et lutte à sa façon contre la production de tissus hyper polluants et la surconsommation. Une partie du chiffre d'affaires permet de financer des programmes d'accompagnement à destination de femmes entrepreneuses en Afrique.

Sur le site de la marque³, on pourra bientôt précommander les nouveaux modèles de la collection d'été. Elle sera réversible : toujours ce même souci d'optimiser la garde-robe des femmes actives et/ou voyageuses, de faire plus avec moins. À l'horizon 2025, Solange Hébert projette de créer une collection pour les hommes, de dénicher un tissu naturel infroissable, et de rassembler tous les indispensables du sac à dos dans un kit minimaliste et élégant, idéal pour partir deux semaines en road trip avec un trente-litres au lieu d'un soixante-dix.

D'origine camerounaise, Solange Hébert veut contribuer aux progrès de son pays. Grâce à l'Organisation des jeunes engagés en faveur du développement durable en Afrique (Ojedda) qu'elle a cofondée, elle promeut l'association Ado. En collaboration avec une université parisienne, elle crée des prothèses de mains articulées à partir d'imprimantes 3D pour les Camerounais. « L'objectif est d'importer la technologie sur place. »

La jeune entrepreneuse dynamique revendique sa foi. Les valeurs de partage, d'empathie, de générosité, d'optimisme et de bienveillance héritées de son éducation inspirent ses engagements. « Oui, ma foi joue indiscutablement un rôle dans tout ça. »

Brigitte Martin

Salwa Zakzak : « Les femmes sont fortes ! »

Salwa Zakzak est syrienne, écrivaine, formatrice, conférencière, elle vit à Damas. Invitée à Hanovre et Berlin par le Conseil œcuménique des Églises¹ pour évoquer l'identité syrienne et l'avenir de son pays, elle raconte son engagement en faveur des femmes, alors qu'elle est de passage en France.



J'étais à l'université lorsque je me suis engagée, en 1982, dans le Rassemblement des femmes syriennes. L'association compte deux cents membres, elle est tolérée par le gouvernement tant qu'elle ne fait pas de politique. Je suis née dans une famille qui bataille depuis des générations pour les droits des femmes et je poursuis la lutte. J'écris des articles dans cinq journaux et, depuis la guerre, je m'exprime beaucoup sur les réseaux sociaux². Je suis régulièrement invitée en Europe.

Parler de la femme est risqué

Dans mon pays, quand on parle de la femme, on prend des risques. Certaines choses progressent en Syrie, d'autres empirent. Aujourd'hui, les femmes sont plus nombreuses à travailler et à rejoindre des associations qui défendent leurs droits. Certaines arrivent à quitter leur famille pour s'installer seules, parfois en cachette. Mais la pauvreté est extrême – 85 % des Syriens vivent sous le seuil de pauvreté – et elles sont les premières touchées.

“ Dans certains villages, il n'y a plus d'hommes. ”

Les hommes vont faire la guerre, le taux de mortalité est très élevé. Beaucoup émigrent aussi. Avant la guerre, il y avait 51 % de femmes en Syrie. Aujourd'hui, elles représentent 62 % de la population ; les hommes qui restent sont souvent incapables de travailler, ils sont blessés de guerre ou trop âgés. Dans certains villages, il n'y a plus d'hommes. La femme est obligée de trouver des solutions pour subvenir aux besoins de sa famille.

Avant la guerre, on ne parlait pas des femmes, de l'éventualité qu'elles travaillent, aillent à l'université ; elles ne sont pas préparées par leur éducation, sur le plan social, administratif, à affronter les problèmes. Personne ne les protège, les lois sont davantage en faveur des hommes que des femmes. Je parle avec elles, je leur apprend à faire face aux problèmes sociaux, économiques et à revendiquer leurs droits, porter plainte, aller au tribunal, monter une petite activité pour être autonomes financièrement.

Les Syriennes subissent toutes sortes de violences

La Syrie met beaucoup de lignes rouges, pour chaque catégorie et sexe. Les hommes, les femmes, les chrétiens, les musulmans... De loin, la société syrienne paraît ouverte, on pourrait croire que les femmes sont libres mais ce n'est pas le cas. Malgré les nouvelles lois, les choses n'avancent pas à cause de la tradition : les femmes ont beaucoup de mal à vivre seules, obtenir leur part d'héritage, être propriétaires, bénéficier de la même justice que les hommes, demander le divorce... Elles subissent toutes sortes de violences morales, politiques, sexuelles, financières.

Depuis cinq ans, j'écris les témoignages de Syriennes victimes de violences. Chacune raconte son histoire, un cinquième recueil va être prochainement publié. Bientôt, les femmes pourront s'exprimer sans risque dans des podcasts, grâce à « la langue de la paix », une langue simple et efficace qu'elles ont élaborée et qui leur permet de parler sans prendre aucun risque. En les écoutant, d'autres seront encouragées à prendre la parole à leur tour.

Les femmes ne sont pas faibles, elles sont fortes. Elles peuvent faire la différence, générer le progrès, sauver la société.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**, traduction de l'entrevue : **Kinan Alzouhir**

¹ Conservatoire national des arts et métiers.

² La *slow fashion* promeut une fabrication de vêtements dans le respect de l'environnement, des travailleurs et des animaux. Elle invite à limiter ses achats vestimentaires pour consommer moins mais mieux.

³ collectionsversatile.com

¹ Word Council of Churches.

² Facebook : salwazakzak, plus de 20 000 followers.

Les échos du terrain

Un nouveau directeur pour AC3

Eddy Emmanuel-Émile, quarante-huit ans, prend la tête de l'association AC3¹ Les Collines à Montferrat (Var). Accueil, accompagnement et action restent les maîtres mots du nouveau directeur.

Racontez-nous votre parcours.

J'arrive de Cognac, en Charente, avec mon épouse qui était aide-soignante et deux de mes enfants. Je travaillais dans la protection de l'enfance, à la direction de plusieurs services, depuis dix-huit ans. Je suis éducateur spécialisé, j'ai fait des formations pour être chef de service et directeur. J'ai aussi longtemps été bénévole auprès d'un public de rue, personnes sans domicile fixe, toxicomanes.

Un public proche des Collines ?

Oui, puisque l'association accueille, depuis 1974, de jeunes hommes âgés de dix-huit à quarante ans victimes d'addictions diverses et en rupture sociale. Notre objectif est que les gars s'en sortent, que tous puissent repartir délivrés de leurs addictions avec des solutions de réinsertion par le logement ou le travail. Nous ne sommes pas un centre de soins postcure, la plupart de nos résidents ont déjà un traitement lorsqu'ils arrivent.

Eddy Emmanuel-Émile (à gauche) remplace Christian Puiroux à la tête d'AC3.



Chacun a sa chambre individuelle avec douche. Il y a une salle commune pour les repas, des espaces de vie, de jeux, d'aumônerie et des ateliers de travail.

Vos résidents travaillent ?

L'association est uniquement financée par des dons et soutiens, et nous produisons, pour subvenir à nos besoins, des pralines, du safran, du pain, du miel, de l'huile d'olive. Nous récupérons aussi des métaux et vendons nos poteries. En réalité, ces ateliers, l'entretien de l'oliveraie, la culture du safran, la vente sur les marchés locaux... sont autant de prétextes pour ouvrir nos jeunes sur le monde, pour leur faire reprendre un rythme de vie : se lever, participer à une activité et aussi travailler sur place, selon leurs compétences. Nous venons de construire un auvent, de refaire notre atelier de fabrication de pralines et un escalier extérieur.

Comment se passe la vie en communauté ?

J'habite sur place avec ma famille. Ma femme travaille à mes côtés, en tant que bénévole, elle gère beaucoup de choses. Nous sommes confrontés à toutes sortes de situations, certaines difficiles, comme des crises liées au manque ; mais il y a aussi de merveilleux moments. Nous proposons un partage quotidien autour de la Parole de Dieu pour ceux qui le souhaitent. Un de nos jeunes a été baptisé le mois dernier.

Ce fut un défi pour moi, de venir ici. Je suis un citoyen pur jus et je me suis retrouvé dans la montagne, sur un site de deux hectares complètement isolé, au milieu d'ânes, de mulets, de lapins, de chats et de chiens. J'ai reçu un appel de Dieu, mais il a fallu que l'idée fasse son chemin. Aujourd'hui, dans cet endroit magnifique, avec ces jeunes, je me demande pourquoi Il ne m'a pas appelé plus tôt. Même si ce n'est pas tous les jours rose, je me réjouis de pouvoir les accompagner et partager ma foi avec eux.

Combien de jeunes accueillez-vous ?

Nous avons six places mais énormément de demandes. Notre projet est de construire six chalets individuels pour doubler notre capacité d'accueil et offrir une meilleure transition aux résidents qui quittent l'établissement, parce que la marche est parfois un peu haute avec la « vraie vie ». Ces chalets nous permettraient aussi d'accueillir des jeunes pour lesquels la vie en collectivité n'est pas possible et, pourquoi pas, des personnes en quête de repos dans ce cadre exceptionnel. Nous avons besoin de dons pour mener à bien ce beau projet.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**



Parentalités en exil, une expo itinérante

Entre trente et soixante-quinze supports modulables, photos et textes, quatre pistes audio à écouter sur son smartphone pendant la visite... l'exposition Parentalités en exil propose un autre regard sur la migration.

J'ai été touchée par la façon dont Marhaban accueille les personnes de façon inconditionnelle et avec beaucoup de joie. Notre objectif était d'offrir un autre regard sur les familles en exil, de mettre en avant leur beauté et leur force plutôt que leurs souffrances.

La dimension interculturelle était essentielle pendant les entretiens. Des liens d'amitié se sont créés. Les textes ne sont pas des récits d'exil mais des réflexions qui s'articulent autour de ce qui fait rire, s'interroger, de ce qui surprend.

Ces familles vivent la précarité, les discriminations, le déclassement social, la solitude mais, comme vous et moi, elles mangent, travaillent, rient, sortent, dorlotent leurs enfants... Elles sont capables et volontaires. Elles sont nous, nous sommes elles, ensemble nos regards s'entremêlent.

Clotilde O'Deyé, anthropologue, autrice¹, coordinatrice de l'exposition

Pour réserver l'exposition :
parentalitesenexil@gmail.com et
06 20 35 90 44

Notre association développe, dans le contexte de l'immigration, les liens sociaux, les compétences linguistiques et sociales, la réussite scolaire, le vivre-ensemble. L'accueil inconditionnel, la solidarité, le partage et la lutte contre les discriminations sont au cœur de nos actions.

En 2017, Marhaban a reçu le deuxième prix de l'initiative de la Fédération de l'Entraide Protestante. Nous avons affecté la somme reçue aux questions de la parentalité et de l'interculturalité. Cette exposition itinérante est l'un des fruits de notre travail.

Quatre familles du Nigeria, de l'île Maurice, du Bangladesh et d'Irak ont présenté leur quotidien et leurs réflexions sur l'exil, l'habitat, l'alimentation, la langue, ou encore les relations hommes-femmes.

Mélanie Landes-Castagno, directrice de l'association diaconale protestante Marhaban à Marseille

Les quatre familles nous ont réservé le meilleur accueil. Il y avait beaucoup de chaleur humaine, de sourires, de bienveillance, de reconnaissance.

Ce n'est pas facile de partir de chez soi et de tout quitter. L'exposition brise les préjugés sur les migrants. Elle invite à l'entraide plutôt qu'au mépris, et offre de formidables leçons de vie. Ces familles ont beaucoup de mérite, elles n'ont qu'une seule envie : s'intégrer !

J'ai fait des photos spontanées, sur le vif, sans préparation, sans éclairage, façon album de famille. C'est une fierté d'avoir pu participer à ce beau projet.

Delphine de Morant, photographe de l'exposition

Cain et Abel : le meurtre du frère

Selon le récit biblique de la création, Caïn et Abel sont les deux premiers fils d'Adam et Ève, conçus après leur expulsion du jardin d'Éden. Caïn tua Abel par jalousie parce que Dieu avait préféré l'offrande d'Abel à la sienne : « Le Seigneur tourna son regard vers Abel et son offrande, mais il détourna son regard de Caïn et son offrande¹. »

Pour comprendre un peu cette histoire complexe, retournons au moment de la naissance des deux frères. Quand Ève accouche de Caïn, elle dit : « J'ai procréé un homme, avec le Seigneur². » Elle nomme donc son fils Caïn, ce qui signifie en hébreu « procréer ».

Pour la naissance d'Abel, rien n'est précisé, Ève ne donne pas de sens au nom d'Abel. Le nom Abel signifie « vanité », non pas au sens moral mais au sens métaphysique d'inutilité, d'absurdité. Il signifie aussi « buée » ou « haleine ». Abel peut-il vivre avec ce nom porteur de tant d'inconsistance ? La seule chose qui caractérise la naissance d'Abel, c'est qu'il est frère de Caïn ; comme le disent les psychanalystes, il n'y a pas de programme de désir maternel, Abel, c'est l'enfant « ajouté ».

Caïn éprouve un profond sentiment d'injustice

Leurs activités opposent fortement les deux frères. Abel choisit un travail très symbolique puisqu'il devient berger. Caïn est cultivateur, sédentaire sur la terre que Dieu vient de maudire à cause de son père Adam³.

L'affaire des offrandes scelle définitivement, de manière dramatique, le destin des deux frères. Sans explication, Dieu rejette l'offrande de Caïn et reçoit celle d'Abel. Dieu ne veut-il pas des produits de ce sol qu'il considère encore comme souillé ? Le texte précise qu'Abel apporte « les prémices de ses bêtes⁴ » alors que, pour Caïn, il est simplement fait mention d'« une offrande des fruits de la terre⁵ ». Y aurait-il une manière de donner, plus déférente, qui plairait à Dieu ?

L'offrande de Caïn est sans doute une demande d'amour adressée à un Autre. On peut gloser à l'infini sur les raisons, il n'en demeure pas moins que Caïn perçoit l'attitude de Dieu comme une injustice manifeste. À la suite de ce camouflet, Caïn est plongé dans un profond désespoir : « Les faces de Caïn tombent⁶ », si l'on traduit littéralement.

Caïn se laisse dominer par sa propre violence

Dieu n'abandonne pas Caïn ; Il lui demande les raisons de son tourment et essaie de le détourner de sa colère : « Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire. Mais toi, domine-le⁷. » Dieu demande à Caïn d'exercer sa liberté et sa responsabilité et de ne pas se laisser dominer par sa propre violence. Il propose une voie pédagogique, ou thérapeutique, en lui suggérant de surmonter le déplaisir par une activité d'un autre ordre. Entre l'acte et la pensée, un chemin est à parcourir, un espace ouvert.

Caïn ne suit pas cette voie. Il va trouver son frère. Le texte dit qu'il lui parle mais on ne sait pas de quoi. Puis il le tue. Caïn est condamné par Dieu à être « errant et vagabond sur la terre⁸ ». Sa généalogie s'éteint quatre générations plus tard, avec un nouveau meurtre commis par un de ses descendants nommé Lamek⁹.

Désespérant de la nature humaine, Dieu anéantit l'humanité par le déluge, après quoi Il répand sa mansuétude sur tous les vivants, en dépit de la méchanceté des hommes. Il y met une condition : le sang, symbole de la vie, est considéré comme sacré et en conséquence, déclare Dieu : « À chacun je demanderai compte de la vie de son frère¹⁰. »

Ce n'est plus seulement la consanguinité qui définit le lien fraternel. Désormais, la fraternité doit être un projet éthique, culturel et politique.

Brice Deymié, pasteur de l'Action chrétienne en Orient à Beyrouth

Caïn tuant son frère Abel, porte de l'église Grossmunster à Zurich (Suisse).



¹ Genèse 4.4-5. ² Genèse 4.1. ³ Il dit à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais formellement prescrit de ne pas manger, le sol sera maudit à cause de toi » (Genèse 3.17). ⁴ Genèse 4.4. ⁵ Genèse 4.3. ⁶ Genèse 4.5. ⁷ Genèse 4.7. ⁸ Genèse 4.12. ⁹ Genèse 4.21. ¹⁰ Genèse 9.5.

Dossier Dépasser la violence



De la violence à la fraternité...

Quand on relit l'histoire de l'homme, force est de reconnaître que la violence a existé de tout temps, sur tous les continents, dans toutes les civilisations... La violence est même le grand thème qui irrigue et nourrit les mythes et cultures, religieuses ou non, sans pour autant prétendre l'expliquer, l'excuser ou la justifier : ainsi en est-il du meurtre d'Abel par Caïn au sein de la toute première fratrie, tel que relaté dès le début du livre de la Genèse .

Les religions, comme les idéologies athées, peuvent être sources de violence

Parce que la violence est au cœur de l'homme, elle s'exprime déjà dans l'intimité de la vie familiale, se répercute vite dans le groupe social, entre les clans, les nations, les supporters. Les lois – depuis la plus fondamentale « Tu ne tueras pas » –, les codes, les chartes, et même les pactes, pourtant censés assurer l'ordre social, n'en ont pas supprimé l'occurrence. Pis encore, en représentant et renforçant les institutions, certaines lois sont susceptibles de générer à leur tour un autre type de violence, légale cette fois, mais source d'humiliation, de ressentiment, colère, frustration, haine, entretenant une spirale infernale d'animosité, d'agressivité, de représailles, vengeances, guerres...

La plupart des grandes religions se sont discréditées via leurs institutions ecclésiales, par des faits d'une violence inouïe, d'une brutalité terrible, d'intolérances, de massacres, de soumissions ou d'exclusions... pensons aux croisades, aux courants d'islamisation, à l'Inquisition, aux abus sexuels, aux guerres et génocides, passés et présents. Toutes les grandes religions sont concernées...

Oui, les détracteurs athées ont raison quand ils dénoncent les religions-institutions, leur débauche de violence, leur manquement à leur message spirituel d'amour et de paix ! Et les religions ont probablement raison de commémorer les heures noires de leur histoire, non pour entretenir une victimisation mais pour entreprendre un cheminement spirituel nommant leur violence, seule voie du pardon, voire de la réconciliation. D'un autre côté, les grandes idéologies athées ont, elles aussi, été violentes, expédiant dans de sinistres camps de « rééducation » des millions de personnes.

Enfin, la revendication d'une laïcité mal comprise, qui vise à supprimer à tout prix la religion de l'espace public en la reléguant au seul domaine privé, est tout aussi susceptible d'engendrer une violence, spirituelle cette fois, une humiliation, une atteinte profonde de soi...

La lutte contre la violence a un sens spirituel et fait se questionner nos Églises chrétiennes

Et pourtant, le message du christianisme est fondamentalement un message de paix. La vocation première du christianisme est de lutter contre la violence et toute forme d'injustice, « Je vous donne ma paix¹ », « Bienheureux les artisans de paix² », annonçait le Christ. Et rappelons-nous la feuille de route qu'il nous a donnée : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu [...] et ton prochain comme toi-même³ », fût-il ton ennemi⁴.

Lutter contre la violence, la désarmer en quelque sorte, donnerait alors un sens spirituel à un décentrage de soi pour s'accueillir et accueillir l'autre : le considérer comme mon prochain, à aimer comme moi-même, c'est vivre et devenir témoin de cet amour de Dieu, c'est devenir acteur engagé de ce message de paix.

De nombreuses grandes œuvres caritatives et mouvements pour la paix sont d'inspiration chrétienne : pensons aux hôtels-Dieu, aux actions et marches non violentes entreprises par les mennonites ou Martin Luther King, mais aussi à l'ACAT⁵, à l'accueil des réfugiés et des plus vulnérables par les entraides.

Désamorçons la violence

Oui, la violence devrait faire se questionner l'Église, en tant qu'institution, mais aussi nos organisations protestantes, composées d'hommes et de femmes, de professionnels et de bénévoles, de bénéficiaires et d'administrateurs qui travaillent, se connectent, interagissent... unis dans une même lutte contre la violence sociale. Comment garder le cap, donner un sens spirituel à notre vie, nos actions, notre engagement, pour ne pas laisser germer la graine de violence, inhérente à notre condition d'hommes pécheurs, présente en chacun de nous, parfois en miroir de la violence de l'autre ?

Nous ne devrions jamais céder à la fatigue ou au manque de temps pour excuser ou justifier tout abus de pouvoir : isolements, brimades, contentions, paroles ou gestes brutaux dans un établissement de soins, un Ehpad, un lieu de détention, ni faire l'économie d'une réflexion toujours renouvelée sur la bientraitance.

¹ Jean 14.27.

² Matthieu 5.9.

³ Matthieu 22.37-39.

⁴ Matthieu 5.44.

⁵ Action des chrétiens pour l'abolition de la torture.

⁶ La loi du Talion, « Œil pour œil, dent pour dent », constitue un progrès décisif dans l'exercice de la justice en introduisant le principe de proportionnalité. Ainsi celui qui s'est fait voler trois moutons par son voisin ne tuera pas ses fils en représailles.

Le message du Christ apporte des solutions

Tous les moyens sont bons, dès lors que chacun partage le sentiment d'une responsabilité réciproque : de la médiation à la bonne gestion des ressources humaines et à la prévention des risques de burn-out, de l'écoute bienveillante aux techniques de communication non violente... Jésus a préconisé de tendre l'autre joue, autrement dit de mettre de « l'autre », de l'altérité, de la créativité, dans nos réactions. Nous sommes invités à renoncer au principe de proportionnalité évoqué dans la loi du Talion⁶, car elle pourrait n'être que la manifestation d'une pulsion de peur, mépris, colère, voire de vengeance ou de représailles. Tendre l'autre joue, face à la violence, conteste, interpelle l'auteur du geste ou de la parole violente : serait-il capable d'être « autre » ? En somme, détecter la détresse, accueillir et accompagner la violence exprimée permettrait de résister à l'engrenage de la violence... Y aurait-il en filigrane le terme « entraide » ?

Mais ne soyons pas naïfs ! Chacun sait (et particulièrement les éducateurs des foyers d'accueil) combien il peut être difficile de subir, de détecter ou de désamorcer certaines violences physiques, certains harcèlements et endoctrinements au sein même des établissements ou via les réseaux sociaux. Le recours à l'humour, aux groupes de parole avec les personnes accueillies, peut susciter l'adhésion à l'élaboration d'un projet et d'une charte de vie commune, et contenir la violence.

Parce que la violence a à voir avec la relation de l'homme à lui-même et à son semblable, à sa reconnaissance, à la représentation que l'on se fait de lui, au désir de pouvoir ou de domination, et ce, jusque dans les activités de loisirs (films et jeux vidéo, sports...), il nous faudrait sans cesse repenser l'autre comme un prochain, un autre soi-même...

Désarmer la violence suppose de faire confiance au prochain, de ne pas l'enfermer dans son statut d'adolescent ou d'adulte violent, de ne pas lui coller une étiquette de « demandeur » : de soupe, d'asile, d'insertion, d'éducation... Montrons-lui plutôt combien nous sommes, nous aussi, demandeurs et redevables de son regard, de sa réponse, de son sourire désarmant... de son partage d'humanité. Il n'y a pas de moi sans toi.

Nadine Davous, médecin des hôpitaux, coordinatrice d'un espace éthique hospitalier

Violence : l'éternel recours au religieux

Nous ne pouvons pas ignorer la difficile question de l'amalgame entre violence et religion, ni méconnaître la tentation d'y répondre par une conviction toute faite. Non, le religieux n'est pas la cause première et exclusive des violences de ce monde !

En septembre dernier, le patriarche Kirill, chef de l'Église orthodoxe de Russie a déclaré : « L'Église reconnaît que quelqu'un qui, guidé par le sens du devoir, par un besoin de remplir son serment et par une volonté d'exécuter les ordres, et s'il meurt dans l'exercice de cette vocation, eh bien, sans aucun doute, il commet un acte qui équivaut au sacrifice. Il se sacrifie pour les autres. Et nous croyons que ce sacrifice lave tous les péchés qu'il a commis par le passé¹. » Et le père Boris, évêque de l'Église orthodoxe ukrainienne à Kherson a tenu les propos suivants : « Nos soldats prennent les armes pour nous protéger. Nos soldats sont des héros car ils sont prêts à mourir par amour pour nous. Mais ils font bien plus encore : ils doivent éliminer ces bâtards... Et je n'ai jamais rencontré un combattant qui prenait plaisir à tuer. Pourtant, tuer, c'est leur devoir². »

Un discours contradictoire

Ces dernières décennies, les médias ont associé la violence religieuse aux fondamentalismes islamistes. Longtemps enkystées dans des conflits éloignés

“ Il est commode de croire que la violence religieuse est le fait d'autres. ”

du Vieux Continent, certaines de ces violences ont terrifié nos villes avec des actes terroristes frappant aveuglément des innocents... Il était alors commode de croire que la violence religieuse était le fait d'autres, d'étrangers fanatisés par une religion mortifère. Comme si notre monde occidental marqué par des siècles de chrétienté avait définitivement dépassé l'âge des anathèmes interconfessionnels, des persécutions contre les hérétiques et des conversions forcées... Comme si chaque État européen n'avait jamais justifié, un jour ou l'autre, ses violences envers ses ennemis au nom de l'ordre divin dont il était le seul garant en ce monde... Combien de fois la formule « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous³ ? » a-t-elle été instrumentalisée au fil de notre histoire chrétienne ?

Des faits religieux ambivalents

La question n'est pas de savoir si toute religion porte en elle la perversion de la violence comme tout paradis est habité par un serpent. Comme phénomènes historiques, culturels et politiques, les faits religieux sont ambivalents. Les pratiques spirituelles les plus dignes ne sont jamais éloignées des dérives temporelles les plus intéressées. Les Églises, comme les croyants, sont à la fois pécheurs et justifiés dans la foi. La violence religieuse interpelle ce qui fait notre condition humaine, à savoir notre liberté d'interprétation et notre responsabilité en actes.

Comme l'écrit le philosophe Abdelhafid Hamdi-Cherif⁴, le véritable enjeu procède moins d'un « retour du religieux » que d'un « recours au religieux ». Un recours sans cesse renouvelé, comme aujourd'hui avec la guerre russo-ukrainienne.

Denis Malherbe, maître de conférences émérite des universités (HDR)

¹ BFMTV, Daily Motion, « Le patriarche Kirill, chef de l'Église orthodoxe de Russie, encourage la population à rejoindre les combats », 25 septembre 2022, <https://www.dailymotion.com/video/x8dz8nr>

² Arte, YouTube/ Arte Reportage, « Ukraine, la guerre des religions », <https://www.youtube.com/watch?v=CWZKxb1wNPM>

³ Romains 8.31.

⁴ Abdelhafid Hamdi-Cherif, « Retour du religieux ou "recours" au religieux ? Laïcité et religion à l'épreuve du politique », in Daniel Verba, *Interventions sociales et faits religieux. Les paradoxes des logiques identitaires*, Presses de l'EHESS, 2014, pp. 15-34.

Aimer ses ennemis, une source d'inspiration

Il ne faut pas avoir une vision trop instrumentale de la formule : « Aimez vos ennemis. » Ce n'est pas « un truc qui marche », mais plutôt une attitude face à la vie, aux autres et à Dieu, qui engage et change notre vision du monde.

Il y a, dans le début de l'Évangile de Matthieu, une méditation récurrente qui oppose le fait d'être « fils de Dieu », d'un côté, et le fait d'être en position de donner des ordres, de l'autre. À peine Jésus a-t-il été proclamé Fils, à la suite de son baptême dans le Jourdain¹, que le tentateur lui souffle : « Si tu es le fils de Dieu, ordonne... » Ordonne à la nature, ordonne aux anges et domine les hommes². Être « Fils de Dieu », dans ce cas, reviendrait à être le fils du patron, dans une version « enfant gâté ».

Aimer ses ennemis, c'est agir avec générosité

Jésus répond au tentateur, puis il précise, dans le Sermon sur la montagne, ce qu'implique, pour lui, d'être fils de Dieu. « Heureux ceux qui travaillent à la paix, ils seront appelés fils de Dieu³. » Il invite également ses auditeurs à aimer leurs ennemis, et à prier pour ceux qui les persécutent, afin d'être vraiment les fils de leur Père qui est aux cieux, « car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes⁴ ». Ainsi, aimer son ennemi, ou élaborer la paix, sont des pratiques qui rejoignent la manière dont Dieu agit dans l'histoire et conduisent, précisément, à renoncer à donner des ordres, à faire plier les autres à notre projet. C'est agir avec générosité, à l'image du soleil et de la pluie, sans savoir comment cette générosité sera reçue.

On ne peut donc pas faire de cet appel à aimer ses ennemis un programme politique dont l'application supposerait des moyens de pression, un contrôle social ou la mobilisation de forces de l'ordre. Il peut, néanmoins, être une source d'inspiration, une voie ouverte.

Poser des balises sur le chemin de l'amour

Avant d'accéder au point ultime vers lequel Jésus nous appelle, il est possible d'identifier, à mi-chemin, des comportements susceptibles d'ouvrir des perspectives dans des situations bloquées. Par exemple, le simple

fait d'écouter ses adversaires et de tenter de comprendre leur point de vue peut déverrouiller des situations. Dans les relations ordinaires, tout ce qui est de l'ordre de l'indulgence et de la patience n'est pas nécessairement de la lâcheté. Ce peut être une occasion laissée à l'autre de reconsidérer sa manière d'agir. Faire un geste, oser le premier pas, essayer de sortir d'une hostilité récurrente, sont des choix qui font bouger les lignes. Celui qui est enfermé dans une attitude sécuritaire peut-il accepter de faire un pas de côté et de se rendre un peu plus vulnérable ? Il a quelque chose à y gagner, même s'il ne le perçoit que rarement.

Le lourd héritage de l'histoire de l'Église

Dans l'histoire de l'Église, hélas, leur étiquette de fils de Dieu a souvent donné aux hommes l'illusion d'être porte-parole de Dieu sur terre. Ils se sont crus mandatés pour faire exécuter ses ordres. Ils se sont souvent laissés entraîner par la tentation à laquelle Jésus a toujours résisté, et jusqu'à la croix : user de son titre de fils de Dieu pour faire parler la poudre.

Les raccourcis et les solutions à court terme de la violence peuvent séduire. Mais ils mènent à des impasses. Jésus trace une voie qui semble difficile à accepter et à vivre. Pourtant elle vaut la peine de nous y engager pour en découvrir la fécondité et le bonheur évoqués dans les Béatitudes. C'est une voie profondément atypique, mais riche.

Frédéric de Coninck, docteur en sociologie

Dieu fait briller son soleil sur les méchants comme sur les bons.



¹ Matthieu 3.17.

² Matthieu 4.3, 6, 8-9.

³ Matthieu 5.9.

⁴ Matthieu 5.44-45.



Pour être légitimes, justice et force doivent s'associer.

Existe-t-il une violence légitime ?

On parle de la violence d'une guerre, de la violence policière ou encore de la violence terroriste. La violence désigne dès lors une situation où la manifestation de la force perturbe un certain équilibre, ou le principe d'ordre, qu'il soit naturel ou social.

Comment le pouvoir peut-il user de violence pour contribuer à retisser le lien social ? On doit le concept de « violence légitime » au sociologue Max Weber. Il l'évoque dans une conférence, en 1919, dans laquelle il distingue l'État des autres types de communautés humaines.

L'État revendique une violence légitime

L'État, affirme Weber, est une communauté humaine qui, dans les limites d'un territoire déterminé, revendique avec succès, pour son propre compte, le monopole de l'usage légitime de la force physique¹. Max Weber définit ce qui est, et non ce qui doit être. Sa définition des pouvoirs de l'État n'est pas une justification de la violence envers le peuple.

Le terme de « légitime » est aujourd'hui utilisé comme une justification, une nécessité, et non comme une possibilité, un constat, ainsi que l'entendait Max Weber. Les citoyens reconnaissent que c'est le pouvoir politique ou judiciaire qui, en dernière instance, doit trancher les conflits. Pourtant, aucun texte du droit français ne permet de définir, en toute rigueur, les limites du périmètre que recouvre cette violence légitime. Elle doit être exercée de manière proportionnée pour empêcher un acte délictueux ou criminel, ou capturer celui qui l'a perpétré.

La contrainte plutôt que la violence

Comme le souligne Jean-Jacques Rousseau dans *Le Contrat social*, le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître ; la force doit alors être transformée en droit et l'obéissance acceptée comme un devoir. L'exercice de la violence légitime par l'État, à l'encontre d'individus qui menacent la paix et la sécurité des citoyens, ne doit jamais faire oublier que, pour être légitimes, la justice et la force doivent s'associer.

“ La violence légitime doit être exercée de manière proportionnée. ”

Ainsi, ce qui est juste sera fort et ce qui est fort sera juste. Le problème réside dans le terme de « violence » qui laisse à penser, même au plus haut niveau, qu'elle peut être exercée indifféremment par l'État ou des individualités malintentionnées. Max Weber l'avait d'ailleurs compris puisque, dans des écrits ultérieurs, il utilisait le terme de contrainte plutôt que de violence.

Brice Deymié, pasteur de l'Église protestante française au Liban

“ Le fruit de la justice sera la paix. L'effet de la justice, ce sera la tranquillité et la sécurité à tout jamais. ”

(Ésaïe 32.17)

Les mennonites et la non-violence

Le mouvement mennonite trouve son origine dans plusieurs mouvements anabaptistes nés au temps des réformes protestantes. Dans les années 1520, en Suisse, un groupe de jeunes « zwingliens¹ » se structure autour de plusieurs idées : une foi volontaire et le refus du pédo-baptême², la séparation de l'Église des autorités politiques, et la non-violence biblique selon les enseignements du Christ.

Ce refus de la violence était présent depuis les débuts du mouvement, mais a été débattu dans le contexte du soulèvement paysan de 1527. Un positionnement clair est adopté dans la première confession de foi anabaptiste : « ... se détacheront aussi de nous, par la puissance de la parole de Christ [qui dit] : "Vous ne devez pas résister au méchant", les armes diaboliques de la violence, telles qu'épée, armure et autres choses semblables, avec toutes leurs utilisations, en faveur de nos amis ou contre nos ennemis. »

Une non-violence longtemps passive

Cette position est partagée par les anabaptistes néerlandais (appelés alors mennonites, en référence à Menno Simons³) après 1536, et ceux de Moravie, les houthériens. Ces trois mouvements, rudoyés par les catholiques et les protestants, doivent vivre clandestinement ou émigrer vers des territoires où les autorités politiques les tolèrent. En échange de promesses de ne pas « faire de bruit », les anabaptistes bénéficient souvent d'une exemption du service militaire, notamment en France, jusqu'à l'époque napoléonienne.

Pendant de longues années, la non-violence mennonite s'exprime de façon « passive » par ce refus du service militaire. Pourtant, l'assimilation culturelle et le poids de la différence poussent un nombre important de mennonites à renoncer à leurs convictions. Nombre d'entre eux se retrouvent dans les armées française, allemande, russe, américaine et canadienne.

La violence des deux guerres mondiales pousse cependant les mennonites à retourner à leurs racines et, à partir du milieu du XX^e siècle, des efforts sont déployés pour développer une théologie et une pratique de la non-violence.

Suivre le Christ sur le chemin de la paix

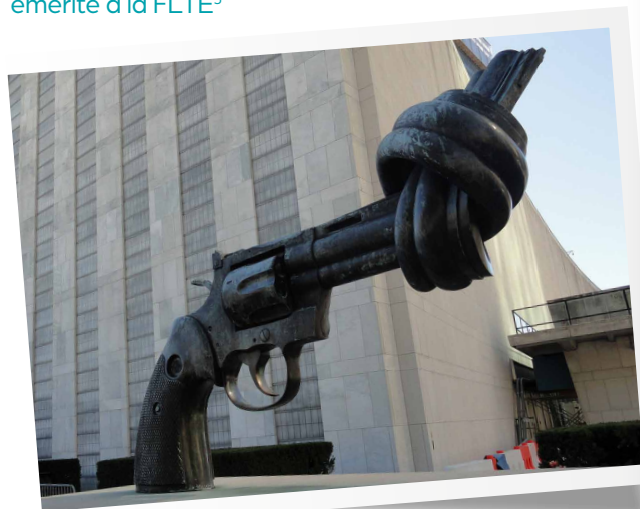
En Amérique du Nord, à l'époque de Martin Luther King, la non-violence « passive » des mennonites chemine vers une non-violence « active » et la recherche de moyens non violents de résolution de conflits, la justice restauratrice, etc. En Europe, des mennonites sont à l'origine de la « Décennie pour vaincre la violence » du Conseil œcuménique des Églises. Le rapport du dialogue bilatéral récent entre mennonites et catholiques est intitulé *Appelés ensemble à faire œuvre de paix*.

En France, un positionnement clair stipule, dans une confession de foi récente : « *Conduits par le Saint-Esprit, nous suivons le Christ sur le chemin de la paix, nous exerçons la justice, apportons la réconciliation et pratiquons la non-résistance, même en temps de trouble et de guerre.* »

Dans les convictions communes élaborées par les Églises membres de la Conférence mennonite mondiale⁴, les mennonites affirment que l'Esprit de Jésus les rend capables de faire confiance à Dieu dans tous les domaines de la vie, de sorte qu'ils deviennent artisans de paix et renoncent à la violence, en aimant leurs ennemis, en recherchant la justice et en partageant leurs biens avec ceux qui sont dans le besoin.

Les prises de position ne correspondent pas toujours à la réalité, mais il existe de véritables efforts pour cheminer dans ce sens.

Neal Blough, docteur en théologie, anciennement directeur du Centre mennonite de Paris et professeur émérite à la FLTE⁵



Le revolver au canon noué, symbole de la non-violence exposé devant le siège des Nations unies à New York, a été sculpté par le Suédois Carl Fredrik Reuterswärd.

Jeux vidéo, télévision, cinéma... la violence banalisée



Certains jeux vidéo banalisent la violence.

Au lendemain des attentats du 13 novembre 2015, les analyses se focalisaient sur le côté « terrorisme islamique » de la tuerie. Mais j'ai rapidement formulé une autre hypothèse : l'influence des jeux vidéo sur le passage à l'acte des garçons issus de milieux immigrés pauvres, qui passent leur temps devant des écrans et n'ont guère les moyens d'avoir d'autres loisirs.

Après le Bataclan, je me suis plongée dans le détail de ces jeux, d'une violence inouïe, dont nos enfants sont les héros, ces gangsters sans foi ni loi qui ne respectent rien ni personne... À cette époque, mon fils ado était fan, comme des millions d'autres, de ces jeux extrêmement violents, où les garçons – principaux usagers – tuent, pour le plaisir, des milliers d'ennemis. Je me suis demandé comment, si on banalise la violence et les tueries dans les jeux, on peut être sûr qu'il n'y aura pas de passage à l'acte. À l'image des films interdits aux moins de dix-huit ans, certains jeux vidéo qui réveillent les pires instincts humains devraient être interdits au moins de douze ans¹.

On fait de nous des voyeurs

La même violence se banalise au cinéma et à la télévision. Quand ma grand-mère Salma séjournait chez nous, elle s'horrifiait devant les films policiers à la télévision : « *Mais on leur apprend à tuer !* » Je crois que le cinéma est né pour faire rire, rêver ou réfléchir. À la télévision, les séries policières, le plus souvent exportées par les USA ou copiées de modèles américains, règnent aujourd'hui en maîtresses. C'est le diktat de l'audimat, le triomphe de la violence et du sexe qui font vendre ! Et il y a surenchère : chaque film ou jeu vidéo doit en faire encore plus que le précédent.

On nous place dans une position de voyeurs, de complices de cette violence. Exactement comme le fait l'in-

dustrie pornographique. La violence *trash* s'est installée dans la littérature, les polars à succès, et au cinéma où elle est primée à Cannes et encensée par les critiques. Sous couvert de « dénoncer », nombre de films ne sont qu'un prétexte pour exhiber une violence extrême à l'écran, comme *Django Unchained* ou *Parasite*².

Notre société est violente

La violence est un instinct intrinsèque à l'homme, héritée de nos gènes à une période où il fallait se battre pour se nourrir et se défendre. Nos ancêtres étaient paysans, ils travaillaient dur et se dépensaient dans les champs ; ils chassaient aussi. Il est désormais politiquement correct d'être contre la chasse, et je l'ai longtemps été. Jusqu'à ce que je découvre qu'elle est nécessaire au regard du taux de reproduction des bêtes sauvages. La chasse est une activité collective, elle crée du lien social, inculque le respect de règles³. N'est-il pas plus sain d'accompagner son père à la chasse que de tuer des milliers de personnes sur un jeu vidéo ?

“ Mais on leur apprend à tuer ! ”

La société capitaliste dans laquelle nous vivons est violente. L'individualisme y règne, le « marche ou crève », le chacun pour soi. Les rythmes de vie qu'elle nous impose sont une violence, la laideur urbaine est une violence, le stress des grandes villes est une violence, la frontière poreuse entre vie privée et vie publique est une violence... D'où ces injonctions qui se sont multipliées, depuis la fin du XX^e siècle, de vivre zen, faire du calme en soi, méditer, observer des pauses, etc. L'extrême violence de nos modes de vie crée forcément son contraire : le besoin de paix et de sérénité...

Nadia Khouri-Dagher, reporter franco-libanaise, ancienne chercheuse en sciences sociales et spécialiste de l'interculturalité⁴

¹ L'actuel logo PEGI, géré en grande partie par les éditeurs eux-mêmes, n'est qu'une recommandation : elle n'impose aucune contrainte au consommateur.

² *Django Unchained* est un film de Quentin Tarantino (2012) qui traite de l'esclavage et *Parasite* a été réalisé par Bong Joon Ho, il aborde la question de la polarisation sociale (2019).

³ Nadia Khouri-Dagher, *Dans nos campagnes*, Au cœur du monde, 2021.

⁴ khouridagher.afrikblog.com/

¹ Ulrich Zwingli (1484–1531) est un des principaux artisans de la Réforme protestante en Suisse.

² Baptême des enfants.

³ En 1536, Menno Simons dirige les fidèles anabaptistes dans une voie non violente vis-à-vis de leurs persécuteurs.

⁴ Ces convictions communes rassemblent cent neuf unions d'Églises dans cinquante-neuf pays.

⁵ Faculté libre de théologie évangélique (Vaux-sur-Seine)

La culture de la bientraitance, un rempart contre la violence institutionnelle

En rejoignant le secteur de la santé, il y a une quinzaine d'années, j'ai découvert des personnes extraordinairement engagées mais également pris la mesure de toutes les contraintes et injonctions paradoxales qui peuvent entraver la qualité de la relation avec les personnes fragilisées et leurs proches, et entre collègues.

À la fin des années 2000, nous avons créé, pour les professionnels des établissements, une formation de trois jours, dont un dédié à la pratique de la philosophie. L'idée est née sur le terrain : nous constatons que les soignants s'intéressaient de près aux « goûters philo » organisés pour les patients ou résidents.

Se demander ce qui est bien pour l'autre

La pratique nous a montré que se poser des questions était fondamental pour aborder la bientraitance en institution. Bien traiter, ce n'est pas seulement éviter la maltraitance, ni respecter un code de bonne conduite. C'est avant tout se questionner quotidiennement sur ce qui est bien pour l'autre.

Nous avons instauré des « comités bientraitance », instances composées de différents professionnels, sans hiérarchie aucune, dont le rôle est de prendre du recul et de proposer des actions concrètes, tant pour le bien-être des personnes accueillies que pour celui des collègues.

Depuis 2015, nous organisons des séminaires dédiés aux « ambassadeurs bientraitance » (membres des comités) : pendant deux jours, des professionnels de France et de Belgique imaginent ensemble l'établissement de demain (avec plus de mixité, d'ouverture, de choix...) et partagent leurs difficultés et réussites quotidiennes. Une démarche au long court ancrée sur nos pratiques.

Mettre en lumière les côtés positifs du métier

En 2018, la sortie au cinéma d'un documentaire réalisé par l'un de nos partenaires philosophes¹ a marqué une nouvelle étape en promouvant l'aspect positif du métier de soignant, présenté le plus souvent sous un angle de pénibilité. De nombreux professionnels

se sont formés pour accompagner des projections-débats partout en France.

L'année suivante, des familles de résidents ont participé à notre séminaire annuel à Noirmoutier. Au-delà de la richesse des échanges, ces journées ont ancré l'absolue nécessité de « faire alliance » avec les familles.

En 2020, les professionnels se sont adaptés et battus contre la Covid. Beaucoup de projets institutionnels ont été stoppés. Mais la culture de la bientraitance n'a paradoxalement jamais été autant au cœur des décisions opérationnelles et stratégiques. Des « ateliers résilience » ont été organisés massivement ; ils ont favorisé les échanges d'idées et de pratiques, des vécus dramatiques et des expériences positives sur lesquels capitaliser pour demain. Un deuxième documentaire a été réalisé à partir d'images tournées par les professionnels eux-mêmes² mettant en lumière la solidarité, la créativité, la puissance de la joie.

En 2022, le sujet de la violence institutionnelle a pris une autre dimension dans le secteur des Ehpad, avec un scandale largement médiatisé. Sans commenter cette affaire, cela me conforte dans l'idée qu'une organisation a certes la responsabilité impérieuse de lutter contre la violence institutionnelle, mais plus encore celle de choisir clairement un cap de recherche du bien-être de ceux qui y vivent ou travaillent. Il lui appartient d'organiser le questionnement (y compris la contradiction) à tous les niveaux.

Juliette Lefèvre, DRH et appui transformation chez LNA Santé, entreprise familiale nantaise³



Une résidente joue du piano, accompagnée d'une maîtresse de maison soignante (résidence La Chezalière, Nantes).

Petits témoignages de salariés

Les actes de violence des personnes témoignent de leurs difficultés, leur mal-être. Même si c'est difficile pour nous, il nous faut accepter de laisser cette violence s'exprimer pour pouvoir ensuite accompagner les personnes là où elles en sont.

F., centre de santé.

Il peut y avoir de la violence physique envers nous. Il arrive que certains résidents griffent, mordent ou usent de violence verbale, à cause de leur pathologie. On a l'habitude, on sait que ce n'est pas dirigé contre nous, mais parfois ça peut être épuisant. On essaie d'apaiser au maximum, de faire de la médiation, de détourner l'attention ; on s'efforce d'être à l'écoute, de faire preuve de patience, de pédagogie. Et, quand on n'en peut plus, on passe la main. On a la possibilité d'échanger avec la psychologue sur cette violence, c'est très important.

A., Ehpad

L'humour, c'est important. On est confrontés à la détresse des personnes, à des faits de violence qu'elles ont subis, qui sont parfois extrêmes. C'est dur, on apprend à être résilient pour y faire face ; les personnes accompagnées aussi sont résilientes. Et l'humour n'est pas un détail, c'est une force pour avancer.

P., accueil de jour

Dans notre service, nous sommes confrontés à divers types de violences : verbales, physiques, psychologiques. Si elles causent parfois des dégâts matériels conséquents, le plus désolant est de voir la détresse des auteurs de ces violences ; elle résulte très souvent d'expériences passées traumatisantes qui, contrairement aux dégâts matériels, sont difficilement réparables.

Nous essayons d'avoir une attitude et une écoute bienveillantes dans l'accompagnement, ce qui n'exclut pas la fermeté nécessaire pour protéger chacun : les autres usagers, l'équipe, les tiers... et l'auteur lui-même.

Q., travailleuse sociale, centre d'hébergement d'urgence

Pas de liste noire, peu importent les faits de violence. Il faut que la personne puisse revenir pour que l'accompagnement continue. Elle doit savoir qu'on ne l'abandonne pas et qu'elle sera toujours accueillie, quoi qu'il arrive.

T., accueil de jour

¹ Bertrand Hagenmüller, *Prendre soin*, 2019.

² Bertrand Hagenmüller, *Première Ligne*, 2022.

³ Elle regroupe quatre-vingts établissements de santé et Ehpad.

La violence impensable

On n'a jamais autant parlé de la violence dans notre société moderne. On aurait pu croire qu'avec la sensibilisation de l'opinion et une plus grande égalité entre les hommes et les femmes, les débordements diminueraient. Il n'en est rien. Les violences intrafamiliales témoignent du fait que la violence n'a pas disparu. Elle se décline seulement de manière plus subtile.

Selon l'ONU femmes, « les violences conjugales et intrafamiliales représentent tous les actes de violence physique, sexuelle, psychologique, économique et/ou administrative qui surviennent au sein de la famille ou du foyer¹ ». Elles sont souvent confondues avec la colère – une émotion normale –, l'agressivité, l'affirmation de soi – une manifestation de ses points de vue –, ou encore le conflit – né d'une divergence d'opinions ou de valeurs.

Le cycle de la violence

L'auteur des actes de violence, le plus souvent un homme, met en place un mode de relation fondé sur le contrôle et la domination. Il organise soigneusement ce système en usant de la force et de la contrainte et, surtout, d'une organisation efficace pour imposer sa volonté à l'autre. Le cycle de la violence est maintenant bien connu.



Tout commence par l'installation d'un climat de tension, fait de reproches injustifiés. L'homme a des accès de colère, menace sa compagne du regard, ne lui parle plus durant des heures... Inquiète, la femme veille sur sa conduite pour ne pas le contrarier : elle s'ajuste à ses humeurs. Paralysée par la peur, elle supporte et ne réagit pas.

L'emprise se poursuit par des agressions, verbales, psychologiques, physiques, sexuelles ou spirituelles. La femme se sent humiliée, abattue. Dans la troisième phase, l'agresseur transfère sur elle la responsabilité de ses déchaînements. Il se justifie, invoque le stress, le travail, ou encore l'alcool et affirme qu'elle n'a pas à « le provoquer ». La femme culpabilise.

La rémission amoureuse, ou « lune de miel », est la dernière phase de ce cycle. C'est la plus nocive pour la victime parce que l'agresseur semble regretter ses actes inacceptables. Il promet de ne plus recommencer, envisage un accompagnement, etc. uniquement pour désamorcer les plaintes. Mais la femme le croit sincère : elle reprend espoir et, parfois même, nie les maltraitances. Si elle a déposé une plainte, elle la retire.

Cette ultime phase permet à la victime de supporter toutes les autres. Elle espère, en vain, un changement pérenne. Mais bientôt, c'est le retour à la phase 1, la tension reprend. C'est un cycle sans fin.

Pourquoi les victimes restent-elles ?

Ces femmes « restent » parce que leur conjoint les terrorise. Elles n'ont, le plus souvent, pas les moyens matériels et psychologiques de fuir et sont complètement isolées. Elles espèrent que l'autre changera, ce que l'Église les encourage trop souvent à croire.

Il est important de se souvenir que ces comportements résultent d'une volonté de l'agresseur de faire du mal.

Pour l'enfant qui entend ou voit les brutalités que subit l'un de ses parents, les conséquences sont graves à court, moyen et long terme. En effet, l'enfant n'est pas seulement témoin de la maltraitance que subit un de ses parents, mais il est une co-victime, car il est « sacrifié ». À l'âge adulte, il existe un risque aggravé qu'il reproduise ces mauvais traitements ou se victimise.

Pour toutes ces raisons, il est impératif d'informer, d'expliquer, d'accompagner les femmes prises dans le piège de la violence intrafamiliale.

Cosette Fébrissy, psychologue clinicienne

¹ ONU femmes, *Les Violences conjugales et intrafamiliales*, <https://www.onufemmes.fr/violences-conjugales-et-intrafamiliales>

3 questions à Valentine Marchac-Fonkenell



Valentine Marchac-Fonkenell est pneumopédiatre. Elle a découvert la communication non violente en 2016, au cours d'une grave crise familiale.

1

Valentine Marchac Fonkenell, la CNV a-t-elle été une révélation ?

Oui, elle a transformé ma vie. Au cœur du conflit, j'ai lu *Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs)* de Marshall Rosenberg¹, et j'ai trouvé ça brillant. Je suis partie ensuite en stage en Belgique, et en suis revenue bouleversée, me demandant pourquoi je n'avais pas connu la CNV plus tôt ! J'ai vécu une rencontre avec moi-même et perçu des perspectives incroyables dans ma relation aux autres. J'ai enchaîné les stages et les groupes de pratique et, aujourd'hui, je suis un parcours de certification pour transmettre ce que j'ai appris.

La CNV est un chemin de vie. Elle nourrit des relations de qualité. Quand je parle de ce qui se passe pour moi, je n'essaie pas de convaincre mais de cultiver la qualité de la relation. Quand chacun entre en contact avec son besoin fondamental et l'exprime, une solution cocrée peut émerger. Mais, avant d'apprendre à communiquer avec l'autre, j'apprends à communiquer avec moi-même, cela me permet d'agir en conscience : d'être libre.

J'étais dans une impasse au moment où j'ai découvert la CNV. Dans le conflit, ma réaction habituelle était de m'effacer pour conserver la relation ; mais dans cette crise familiale, je ne pouvais plus garder le silence. Je ne voyais pas d'autre solution que d'agresser. Or, je n'avais pas envie de faire ce choix. La CNV m'a montré une autre voie : je suis responsable de mes propres émotions, l'autre en est l'activateur mais ce qui se passe en moi m'appartient. La première réponse est souvent la violence ; mettre de la conscience puis des mots sur ce qui se passe pour moi est le premier pas avant de me mettre en lien avec l'autre.

La CNV a grandement développé ma spiritualité. Quand je suis à l'écoute de moi-même, je me sens connectée à beaucoup plus grand. Et je suis plus disponible pour les autres.

2

Utilisez-vous la CNV sur le plan professionnel ?

Avec mes patients aussi, je fais le choix d'être en lien plutôt que d'essayer de convaincre. Je pratique l'écoute empathique : accueillir l'autre sans jugements. Et puis, j'ai appris à m'aimer et à me respecter : je ne peux donner que ce que j'ai. Je me ménage, me réserve des espaces pour souffler, m'écouter. Quand je sens de la violence envers moi, les autres, je prends le temps pour trouver le besoin non nourri et le transformer : la violence « réflexe » sort plus rarement.

Si un patient est en retard de vingt minutes par exemple, je peux m'énerver, ou chercher le besoin en jeu : celui de faire bon usage de mon temps ; je peux choisir, apaisée, d'ouvrir mon courrier ou de passer quelques coups de fil.

3

La CNV est-elle pratiquée dans le milieu médical ?

Il y a un travail énorme. Le soignant a une posture complexe car il a une position de pouvoir avec des gens qui sont en vulnérabilité. J'ai participé à la création de la branche de la CNV pour la santé², un DU³ de communication non violente vient d'être créé⁴, le FAF⁵ propose des formations... la CNV prend son essor.

Elle est une invitation pour chacun, à la portée de tous⁶. Du personnel médico-social, pénitentiaire, des enseignants, des familles... Elle est « une philosophie, un art de vivre qui nous conduit à revisiter nos habitudes et à être responsables de nos actes ; elle [...] peut changer notre façon de communiquer avec l'autre⁷. »

Brigitte Martin

¹ Marshall B. Rosenberg, *Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs)*, La Découverte, Paris, 1999.

² Association Cap CNV Santé, <https://capcnvsante.com>

³ Diplôme universitaire.

⁴ <https://fc.sorbonne-universite.fr/nos-offres/du-de-communication-non-violente-pour-les-professionnels-de-la-sante/>

⁵ Fonds d'assurance formation

⁶ <https://cnvformations.fr/>

⁷ Véronique Gaspard, « Soyons responsables de nos émotions », *La Croix*, 21 avril 2020.

L'usage de la force pour parvenir à la paix

Le meilleur moyen, pour que deux nations vivent en paix, consiste à trouver un accord sur leurs relations bilatérales. En cas d'agression, l'usage de la force est une des manières d'imposer la paix.

La violence est intrinsèque à toute société. Depuis une vingtaine d'années, les Français ne s'inquiétaient plus de la sécurité sur le territoire national. En 2012, le terrorisme islamiste est venu interrompre cet état d'esprit. Lorsque la plupart des militaires français sont rentrés d'Afghanistan, c'est alors au Mali que les troupes ont été déployées. L'objectif était de lutter, aux côtés des forces armées maliennes, contre les groupes armés djihadistes salafistes dans toute la région du Sahel. Ainsi, la lutte sur le continent africain contribuait à restreindre la violence terroriste sur le territoire national.

L'éthique du militaire

Dans la Bible, le rapport de force est illustré par la loi du talion dans l'Ancien Testament¹, « œil pour œil, dent pour dent » : il s'agit d'éviter la surenchère de la violence. Ce que le militaire cherche à obtenir, pour remplir sa mission, tout en respectant les valeurs de son pays.

L'éthique du militaire se définit par le respect des lois internationales. Le droit international humanitaire a notamment vu le jour dans le cadre des Conventions de Genève en 1864, à l'initiative d'Henri Dunant², choqué par l'agonie des soldats abandonnés lors de la bataille de Solferino, cinq ans plus tôt. Mû par des valeurs humanitaires, le militaire est conduit à respecter son ennemi, par exemple en accordant une trêve (voir encadré). Le militaire doit être exemplaire dans son

comportement. Cette exemplarité lui confère une légitimité et un soutien de l'opinion publique, assurée que sa mission sera remplie dans le respect des valeurs qu'elle défend.

La législation actuelle a quelques leviers à sa disposition

Le but des rapports de force est de contraindre les protagonistes à se mettre autour de la table pour régler leurs différends. Le projet est de vivre en paix. Aiglon Makasi, auteur-compositeur congolais, le rappelle avec conviction : « Et voilà l'objectif de ma lutte, que mon adversaire devienne mon collaborateur³. »

Au cours de l'opération Licorne en Côte d'Ivoire en 2006, je suis intervenu avec les aumôniers militaires ivoiriens pour organiser une prière pour la paix à la basilique de Yamoussoukro, en présence de tous les protagonistes. Lors de l'opération Sangaris en Centrafrique (2013-2016), les aumôniers militaires catholiques, protestants et musulmans allaient au contact des communautés pour les inciter à se réconcilier. Ces exemples montrent que les rapports de force doivent être dépassés par des initiatives qui permettent de rétablir la confiance.

Pour pacifier l'humanité, il convient de viser l'intérêt général, régulièrement remis en cause par la défense d'intérêts particuliers. L'éducation offrira une garantie de paix sur le long terme. Des citoyens formés et éduqués seront en mesure d'analyser le monde pour prendre des décisions éclairées.

Stéphane Rémy, pasteur et aumônier militaire

La résolution 678 du Conseil de sécurité des Nations unies est un exemple d'autorisation de recours à la force. Une coalition de trente-cinq pays a enclenché l'opération Tempête du désert, en janvier 1991, pour contraindre les forces irakiennes à évacuer le Koweït.

En 2009, en Afghanistan, un officier français a autorisé un cessez-le-feu afin que les talibans puissent ensevelir leurs morts selon leur coutume⁴.

Médiation nomade¹ : provoquer la rencontre

Depuis sa sortie de prison en 1987, Yazid Kherfi aide les jeunes des cités et explique aux adultes le cheminement de la violence. Le gamin de Mantes-La-Jolie est aujourd'hui animateur social, éducateur, professeur et spécialiste des politiques de prévention et de sécurité.

La violence est toujours un échec, mais elle est aussi un moyen de communication. Il faut arriver à transformer la violence en conflit. Le conflit permet de construire, d'apprendre à discuter, y compris avec des gens avec qui on n'est pas d'accord. Quand j'organise des rencontres entre jeunes et policiers, j'organise du conflit. S'il n'y a pas de conflit, il y a de la violence. L'important est de sortir du conflit par quelque chose de non violent.

Les jeunes s'ennuient le soir

Il n'y a rien d'ouvert le soir, à part les commissariats et les hôpitaux. Or, il y a plein de jeunes qui errent dans les rues. Quand on s'ennuie, on a tendance à faire des bêtises. Il faut ouvrir des lieux de parole, pour se poser, se rencontrer et discuter avec des gens bienveillants : sinon ça se fait dans les halls d'immeubles, ça fait du bruit, ça gêne les voisins, ça génère un sentiment d'insécurité...

Je rencontre les élus, les travailleurs sociaux, la police. Les villes ne veulent pas de local pour les jeunes. Je peux mettre un barnum, des tables et des chaises, si j'enlève tout en fin de soirée. Les jeunes viennent : il y a de la lumière, du thé et du café, des gâteaux, des jeux. Il faut provoquer la rencontre : spontanément, les gens ne se mélangent pas. C'est la logique de guerre. La logique de paix, c'est qu'on a intérêt à se parler.

La violence gratuite, ça n'existe pas. Il y a toujours des raisons derrière la violence. J'essaie de créer une relation de confiance, et de comprendre. Pourquoi ils lancent des pierres, pourquoi ils agissent comme ça. Comprendre, ce n'est pas justifier.

On ne peut pas agir sur la violence si on n'écoute pas les violents. Les jeunes sont révoltés par ce qui se passe et



Yazid Kherfi, « repris de justesse », provoque des rencontres pour désamorcer la violence dans les cités (ici à Épinay, avec le maire).

ils peuvent en venir à brûler le centre social... Si on met en place des choses qui ne correspondent pas du tout à leurs demandes, ou que rien n'est ouvert le soir, les jeunes peuvent avoir l'impression que les gens ne les aiment pas. Ils se montent la tête entre eux, se radicalisent et finissent par passer à l'acte...

Faire connaissance, se parler

Les maisons des jeunes ont souvent des horaires de mairie. Je leur dis d'arrêter d'ouvrir le matin, quand il n'y a personne : « Venez plutôt l'après-midi et fermez plus tard le soir ! »

On peut développer des espaces où la police et les jeunes se rencontrent, font connaissance, se parlent ; ça permet de supprimer des malentendus, des préjugés. C'est mon travail : provoquer la rencontre pour se connaître. Se respecter. Vivre ensemble... Médiation nomade est un provocateur de rencontres entre gens qui, d'eux-mêmes, ne se seraient jamais rencontrés.

Les choses changent. On constate des progrès, depuis dix ans. Chez certains jeunes, il y a eu un déclic, ils agissent autrement. Il y a des villes dont les structures fermaient à 18 heures et qui, maintenant, ferment à 22 heures. Des villes où on a organisé des rencontres entre les jeunes et la police, des débats pour les élus, les politiques, et après, ils agissent autrement.

Une quinzaine de villes en France ont à présent un camion comme le mien qui s'installe sur l'espace public. Les institutions vont plus souvent à la rencontre des gens, au pied des immeubles, en horaires décalés.

On apporte de l'espoir, aux politiques, aux habitants, aux jeunes. La bienveillance, c'est aller vers l'autre, dire qu'on est là parce qu'on l'aime, qu'on peut faire des choses ensemble. Il y a toujours une solution.

Propos recueillis par **Marion Rouillard**

¹ Exode 21.24.

² Henri Dunant, *Un souvenir de Solferino*, Comité international de la Croix-Rouge, texte original de 1862.

³ <https://www.nonviolent-conflict.org/wp-content/uploads/2018/10/Pacifier-par-la-lutte-Agir-Dans-la-Nonviolence.pdf>

⁴ Général Benoît Roy, *L'Éthique du soldat français*, Économica, 2014.

¹ Médiation nomade, la parole plus forte que la violence, www.mediationnomade.fr/

De la colère au militantisme

Le monde des sentiments est très riche. Le français a mille mots sur ce thème ! Ils se rattachent à quatre sentiments de base : la peur, la colère, la tristesse et la joie. Toutefois, dans notre culture judéo-chrétienne, trois sont vus comme négatifs : la peur (un « manque de courage »), la colère (« mauvaise conseillère ») et la tristesse (« un manque de foi »). Seule la joie est reconnue positive ! Or tous nos sentiments sont indispensables, ils jouent chacun un rôle.

La colère a été particulièrement refoulée et vue comme suspecte. Pourtant, bien gérer notre colère permet une vie émotionnelle équilibrée. Si nous l'exprimons correctement, les troubles destructeurs comme la haine, l'angoisse, la honte, l'anxiété disparaissent, ne pouvant coexister avec une saine colère, qui a trouvé le bon chemin pour s'exprimer.

Dans une perspective chrétienne, demandons-nous ce que dit la Bible de la colère. On trouve environ six cents références bibliques pour les mots colère, courroux, fureur, indignation, rage. Un tiers parle de la colère de l'être humain, deux tiers de la colère de Dieu ! En comparaison, « amour » ne revient que trois cent cinquante fois. La colère a donc bien sa place !

Dans le Nouveau Testament, il existe plusieurs mots en grec pour la colère. Les deux principaux, *orgè* et *thymos*, éclairent les deux types de colère possibles : *orgè*, c'est la « bonne » colère, *thymos* la « mauvaise ».

Selon Jacques Poujol¹, explorer les textes bibliques sur la colère rappelle combien celle-ci, comme réaction

face à une injustice, est légitime, et même attendue. Martin Luther King, pasteur baptiste, prix Nobel de la paix, déclarait : « Ce qui m'effraie, ce n'est pas l'oppression des méchants ; c'est l'indifférence des bons ! » D'ailleurs l'apôtre Paul nous incite à nous mettre en colère² : « Mettez-vous en colère (orgé), mais ne péchez point ! » Certaines versions, gênées par cette incitation, traduisent : « Si vous vous mettez en colère... » Mais il s'agit bien d'un impératif ! Certaines situations exigent donc notre colère ! Être vrai avec notre prochain, ce dont parle ce texte de Paul, c'est aussi dire notre colère face aux injustices subies. Sans l'éviter, ni la refouler, ni aggraver l'autre, parvenons à dire notre colère en sujet.

C'est tout l'objet de l'engagement militant, en particulier associatif, de transformer cette colère en force constructive et créatrice, en militantisme.

Valérie Duval-Poujol, présidente de l'association de sensibilisation contre les violences conjugales *Une place pour elles*³

Orgè, c'est la colère-émotion, la réaction normale à une injustice. Par exemple, Dieu éprouve de la colère face aux péchés des êtres humains (Éphésiens 2.3), Jésus s'indigne contre les pharisiens au cœur endurci après une guérison (Marc 3.5) ; la parabole des invités montre le maître de la maison fâché par leur absence (Luc 14.21) ; Paul s'irrite devant les idoles d'Athènes (Actes 17.16). Cette « bonne colère » a toute sa place dans la vie du chrétien.

Thymos est une colère violente, agressive, négative ; la personne s'emporte avec fureur, c'est la « mauvaise colère » qu'il nous faut éviter, par ses réactions inconsidérées. Ainsi Hérode, pris de rage (*thymos*), envoie tuer les bébés juifs de Bethléem (Matthieu 2.16) ; les habitants de Nazareth sont remplis de fureur (*thymos*) face à Jésus (Luc 4.28). C'est cette colère qui est évoquée en Galates 5.20 : « Les penchants humains [autre traduction, les œuvres de la chair], c'est la colère [*thymos*]. » La Bible déconseille ce type bien spécifique de colère, de rage, de fureur.

“ Mettez-vous en colère mais ne commettez pas de péché. ”
(Éphésiens 4.26)

La violence adolescente : quelles réponses éducatives ?

La violence est constitutive de tout individu mais a aussi une dimension collective. L'éducation est salutaire pour la contrer.

La violence se compose d'une part de pulsions destructrices, dont l'expression la plus fréquente est l'image mentale – qui n'a pas rêvé un jour de se débarrasser d'un gêneur par des moyens expéditifs ? – et d'autre part d'énergie que les sciences humaines nomment « agressivité naturelle ». Le plus souvent employée au service de la vie, de l'adaptation, elle correspond à l'élan vital, au dynamisme, au désir d'entreprendre et se nomme à l'adolescence « rage de vivre ou haine ». L'adolescent la possède en quantité astronomique.

La violence a aussi une dimension collective car dans un groupe, en particulier adolescent, les individus se sentent déchargés de leur responsabilité individuelle et s'autorisent des attitudes et conduites violentes sans gêne, ni culpabilité. Un groupe peut donc devenir violent à certains moments, dans certaines conditions.

Que faisons-nous de notre violence ?

Savons-nous percevoir et nommer la violence ? La contenir ? La sublimer ou la transformer en forces au service de la vie ? Nos difficultés à apprendre à transformer la violence, et à transmettre ces apprentissages aux enfants et adolescents, semblent liées à la culture française. Dignes héritiers du mythe révolutionnaire, nous continuons à croire que la violence est une manière légitime et légale de faire entendre nos justes revendications. Et si de nombreux jeunes participent aux violences urbaines, c'est pour décharger le trop-plein d'énergie dont ils ne savent que faire mais aussi par contagion, car la violence appelle la violence.

Où apprennent-ils à inscrire leur énergie violente dans des projets de vie plutôt que de mort ? Les parents apprennent-ils à leurs enfants à ne pas répondre à la violence par la violence en leur transmettant des compétences sociales, notamment la gestion de leurs



Les adultes doivent apprendre aux enfants à sublimer la violence.

conflits intérieurs au mieux des exigences éthiques ? Les enseignants apprennent-ils à leurs élèves à résoudre leurs conflits par la médiation plutôt que la violence ?

Des initiatives scolaires individuelles

Les expériences scolaires visant à aider les adolescents à transformer leur propre violence seraient liées essentiellement à des enseignants, et non à l'institution. Ces enseignants pensent que les savoirs pratiques ont toute leur place à l'école aux côtés des savoirs conceptuels et qu'il est possible d'apprendre aussi bien à gérer son stress qu'à communiquer paisiblement avec autrui, y compris dans le conflit¹. Mais ces projets ont souvent du mal à perdurer car la culture scolaire française reste rivée sur la transmission des connaissances et persuadée qu'il suffit de posséder un bon niveau de savoir pour savoir être et savoir faire, ce qui est une illusion.

Il est d'autant plus urgent de sortir de nos croyances culturelles que les violences interindividuelles et aussi guerrières s'intensifient dans nos sociétés occidentales. Signes d'un mal-être individuel et collectif, elles titillent en chacun sa propre part de violence et la libèrent dans l'espace familial ou social. L'adolescent est ici particulièrement vulnérable car il n'a pas toujours les moyens psychiques pour nommer, contenir et transformer sa violence. Et parfois il la retourne contre lui-même, à travers des comportements à risque² ou des passages à l'acte violents contre soi, notamment dans la tentative de suicide.

Où sont les lieux de parole informels portés par des écoutants, réunissant des adolescents autour de questions essentielles, existentielles, dont ils pourraient parler ensemble ? Églises et mouvements d'Églises pourraient-ils porter de tels projets ?

Édith Tartar Goddet, présidente de l'ap2e, association protestante pour l'éducation et l'enseignement

¹ Édith Tartar Goddet, *Savoir communiquer avec les adolescents*, Retz, Paris, 2006.

² Parmi ces comportements à risque, on peut citer l'alcoolisation ponctuelle importante ou le gaz hilarant.

¹ Jacques Poujol, *La Colère et le Pardon*, Empreinte temps présent, 2008.

² Éphésiens 4.26.

³ uneplacepourelles.fr ; ouvronslabible.com

Et maintenant, des Couloirs universitaires

En 2021, le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) dénombrait plus de deux cent soixante-quinze millions de réfugiés dans le monde, dont de nombreux étudiants.

Le nombre de réfugiés a doublé en une décennie et ce sont avant tout les pays à revenus faibles ou moyens qui accueillent la grande majorité d'entre eux (83 %). Dans ce contexte, il est nécessaire pour la France et l'Europe de développer des voies légales et sûres pour les personnes en besoin de protection internationale.

Une université pour les réfugiés

Dans la continuité de son implication dans le développement des Couloirs humanitaires pour les personnes en provenance de Syrie et d'Irak, la Fédération de l'Entraide Protestante, avec le soutien de ses membres, s'engage depuis septembre 2022 en faveur de l'accueil des étudiants réfugiés dans un pays tiers.

En partenariat avec le HCR et l'Agence universitaire de la francophonie (AUF), des discussions, en vue d'élaborer un programme de « Couloir universitaire » national vers la France, ont abouti à la création du programme UNIV'R (Université pour les réfugiés).

Vingt et un étudiants en besoin de protection internationale ont ainsi été accueillis dans douze universités partenaires du projet. Leur objectif ? Effectuer un

curriculum de deux ans en master à partir de la rentrée scolaire 2022.

De nombreux bénéfices pour les étudiants

Ce programme a permis à six étudiants accompagnés par le Centre d'action sociale protestant (CASP) d'être aiguillés dans leurs démarches administratives et à deux d'entre eux d'être hébergés par l'Association des étudiants protestants de Paris (AEPP).

Les obstacles sont nombreux, de l'ouverture d'un compte bancaire aux démarches en ligne, il est facile de se perdre dans le dédale du système administratif français, parfois très complexe. Aussi les étudiants aidés par le CASP soulignent l'apport d'un tel secours. Il a grandement facilité leur installation en France.

De même, les étudiants logés à l'AEPP relèvent l'intérêt de cet hébergement collectif qui permet de rencontrer des étudiants français et internationaux, et de tisser des liens entre pairs. Ils facilitent l'intégration dans leur nouvelle société d'accueil mais aussi une meilleure compréhension des enjeux des cursus universitaires en France.

Ce projet a également renforcé les relations entre des structures peu habituées à collaborer,

comme les foyers étudiants et les associations d'accompagnement administratif et social des demandeurs d'asile.

De nouveaux étudiants accueillis en septembre

Forte du succès de cette première expérience, la FEP entame de nouvelles discussions avec ses membres pour organiser l'accueil d'un nouveau groupe d'étudiants à la rentrée de septembre 2023.

Les foyers d'étudiants et de jeunes travailleurs, ainsi que les associations d'accompagnement administratif et social, membres de la FEP, sont actuellement consultés. Ils vont dessiner ensemble les contours de ce nouvel accueil.

Guilhem Mante, coordinateur du programme Accueil de l'étranger



Deux étudiants en besoin de protection internationale s'apprêtent à rejoindre la France.

Et si on créait un collectif ?

Accueillir des personnes réfugiées dans le cadre des Couloirs humanitaires est un magnifique engagement mais il est jalonné de nombreux obstacles. La FEP édite un guide précieux pour tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à cet accueil citoyen. Il pourrait susciter de nouvelles vocations.

Signé avec les ministères des Affaires étrangères et de l'Intérieur et déployé par la FEP, le protocole des Couloirs humanitaires permet à des personnes syriennes ou irakiennes (le plus souvent des familles) en grande vulnérabilité au Liban où elles sont réfugiées, souvent depuis de nombreuses années, d'échapper à la menace et la terreur. De nouvelles perspectives leur sont offertes en France : scolarité pour les enfants, accès aux soins, apprentissage du français, formations...

Où accueille ?

De nombreux groupes de bénévoles, appelés « collectifs d'accueil », souvent regroupés en associations, mettent un logement à la disposition des personnes accueillies, gratuitement, jusqu'à l'obtention de leur statut. Ils les accompagnent dans toutes leurs démarches. Un coordinateur régional, détaché par une association reconnue pour ses compétences sociales et juridiques dans la région, aide les collectifs dans le domaine administratif.



Comment s'organiser ?

La FEP a créé un guide *Accueillir dans le cadre des Couloirs humanitaires*. Recevoir une famille est un bel engagement mais il n'est pas à prendre à la légère. Le guide détaille les étapes de l'accueil, les démarches à effectuer, prodigue de judicieux conseils pour établir une bonne communication, liste les écueils à éviter, répertorie tous les organismes et associations utiles. Des astuces et de superbes photos, à découvrir au fil des pages, font de ce manuel un formidable mode d'emploi du parrainage citoyen.

Accueillir, c'est donner mais c'est aussi recevoir, construire de nouvelles amitiés riches et profondes, découvrir une autre culture. Le guide devrait convaincre ceux qui hésitent encore à se lancer dans cette belle aventure.

Sophie de Croutte, responsable de la plateforme protestante pour l'accueil des réfugiés

Guide gratuit et téléchargeable sur le site internet de la FEP



Proteste participe au débat sur l'exclusion, la précarité, les injustices ; notre revue a besoin de déployer son lectorat et sa diffusion...

Vous souhaitez soutenir notre publication ? Profiter de ressources abondantes ? Réfléchir avec nous ? Abonnez-vous !

Nom-prénom :
Adresse :
Téléphone : E-mail :

À envoyer, avec votre chèque à l'ordre de la FEP, à :
FEP Grand Est, Proteste, 6 rue Sainte-Élisabeth, BP 20012, 67085 Strasbourg

Nouveau
Abonnement annuel individuel, tarif unique :
10€
pour 4 numéros

J'avais jamais pensé que ce serait comme ça !

Je suis comorienne. Je m'appelle Antufata. J'avais neuf ans quand maman est « partie ». Un jour, une cousine est venue au pays avec ses jumeaux. J'allais à l'école mais je l'aidais pour tout, c'est comme ça aux Comores. Elle a parlé avec mon père, elle voulait m'emmener en France avec elle, puisque j'étais orpheline de mère. En septembre 2008, je suis venue la rejoindre. Je devais m'occuper de toute la maison et des cinq enfants. Comme j'avais moins de seize ans, je devais aussi aller à l'école. Je parlais pas français mais je comprenais un peu.

Au bout d'un an et demi, ça a commencé à chambouler dans la famille de ma cousine ; elle me disait que j'avais amené le malheur chez elle. Alors elle m'a mise dehors, sans rien. L'assistante sociale de l'école a prévenu l'ASE¹ qui voulait me placer. Heureusement, une famille comorienne que je connaissais a décidé de me prendre en charge.

En 2010, j'ai trouvé une association qui s'occupait des étrangers sans papiers ; là, j'ai connu Françoise et Annie qui, avec « ma famille », m'ont aidée à obtenir une carte de séjour. En 2012, j'ai eu une carte de séjour étudiant. J'ai validé un BP² Carrières sanitaires et sociales. J'étais contente parce que je pouvais travailler et gagner de l'argent. Mais Françoise et « ma famille » m'ont poussée à passer mon bac. J'ai eu mon bac pro deux ans après.

Je rêvais toujours de travailler mais je ne trouvais rien et ma carte allait finir. J'étais inquiète. Sur le conseil de Françoise, je me suis inscrite à Paris VIII et je suis allée à la Cimade pour essayer d'obtenir une carte de travail. J'ai été accueillie par Micheline, Céline et Jean. Ils ont pris mon dossier et l'ont regardé à fond. Mais à la fin, Micheline m'a dit : « Il faut réfléchir, je vois pas le truc. » J'étais désespérée... Alors elle a encore cherché. Je l'ai suppliée d'écrire à la préfecture, mais elle pensait



que la lettre irait à la poubelle. Finalement, elle a envoyé tout le dossier et, rapidement, j'ai eu un rendez-vous.

Peu de temps après, j'ai reçu une convocation pour venir chercher ma carte... et c'était une carte vie privée et familiale ! J'ai éclaté en sanglots et Micheline, qui était avec moi, a fait une prière. Tout le monde avait fait quelque chose pour moi ici, et même mon père était allé à la mosquée, et aussi mon professeur de l'école coranique ! Après, Françoise m'a dit de réfléchir à ce que je pouvais faire. Mais franchement, je suis partie en vacances chez moi ! Et là-bas, je me suis mariée.

À mon retour en France, j'ai dit à Françoise : « Je veux faire infirmière maintenant, je suis capable ! » Elle a rigolé : « C'est trop compliqué pour toi. » Je voulais vraiment mais je me suis trouvée enceinte. Après la naissance, je n'ai pas trouvé de crèche. Je n'en pouvais plus de m'occuper de mon enfant toute la journée et de ne pas pouvoir travailler. J'ai fini par obtenir une place en crèche et j'ai couru à Sainte-Anne³ pour m'inscrire à la formation d'aide-soignante que j'ai validée. J'étais faite pour ce métier !

La vie que j'ai aujourd'hui et que j'ai l'espoir de vivre, j'avais jamais pensé que ce serait comme ça ! Moi, la petite Comorienne, j'avais juste l'ambition d'être femme de ménage. Aujourd'hui, je suis aide-soignante en CDI, j'ai un appartement social dans le XVI^e, j'ai des papiers, on a à manger. Tout ça, c'est grâce à Françoise, Micheline, la Cimade et tous les autres qui m'ont accompagnée. Les rêves, pour le moment, je les mets de côté parce que, seule avec un enfant et un travail, c'est trop difficile. Mais peut-être un jour... je pourrai être infirmière.

Propos recueillis par **Micheline Bochet-Le Milon⁴**



Happy Birthday

Le monde entier fredonne cette rengaine sans imaginer qu'elle a des auteurs... « Joyeux anniversaire ! Joyeux anniversaire !... » Qui ne connaît pas cette petite chanson d'origine anglo-saxonne (« Happy Birthday to You ! », donc) écrite aux alentours de 1893 par les sœurs Patty et Mildred Hill, respectivement directrice d'école maternelle et pianiste ?

La légende, assez sérieuse, raconte que les gosses de l'école maternelle auraient remplacé les paroles originales de « Good Morning to All ! » par celles que l'on connaît, avec le prénom interchangeable au troisième vers.

Une autre célébration, moins universelle mais dont l'histoire est tout aussi passionnante, est la version « Happy Birthday » écrite et composée par Stevie Wonder. Le pianiste chanteur fut l'une des principales figures de la campagne pour promouvoir la commémoration de la naissance de Martin Luther King qui, comme chacun le sait, milita pacifiquement pour la reconnaissance des droits civiques des Noirs aux États-Unis.

Dès 1968, l'idée de créer le *Martin Luther King Day* afin de célébrer la mémoire du grand homme avait fait son chemin. Stevie Wonder décida de faire cette bataille sienne en sortant, en 1980, le single et

¹ « Bonne matinée à tous. »

² Le MLKD (Martin Luther King Day) est un jour férié fédéral (troisième lundi du mois de janvier) en mémoire de Martin Luther King, depuis le 2 novembre 1983. Le single de Stevie Wonder a largement contribué au vote de la loi.

immense succès « Happy Birthday ». Sous ses airs festifs et légers, la chanson est en réalité un monument à la mémoire du pasteur baptiste².

« Je n'ai jamais pu comprendre comment un homme qui est mort pour le bien ne pouvait pas avoir une journée réservée à sa reconnaissance, chante Stevie Wonder, nous savons tous qu'il s'est battu pour que les temps arrivent, pour que nos cœurs chantent en paix, merci à Martin Luther King ! Joyeux anniversaire ! »

La chanson connut un triomphe. Elle exprime des valeurs aussi universelles que la paix dans le monde et la fraternité entre les hommes. Steve Wonder la rechantera en 2009 à l'occasion de la création de la journée internationale de Nelson Mandela puis, en 2012, lors du jubilé de diamant de la reine d'Angleterre, Élisabeth II.

Denis Rabier,
chroniqueur musical sur Radio Oméga



Stevie Wonder
« Happy Birthday » (live)
<https://youtu.be/inS9gAgSENE>



Mildred et Patty Hill
« Good Morning to All » (piano solo)
https://youtu.be/_UdLARd3ITY



Melvin Tinker
Dieu est-il coupable de génocide ?
Éditions Clé, 2022

Melvin Tinker (1955–2021) était pasteur et théologien de l'Église anglicane, qu'il quitta à la fin de ses jours, estimant qu'elle était « partie à la dérive de ses amarres bibliques ». On comprendra donc que sur le sujet traité dans ce livre, c'est-à-dire les massacres ordonnés par Dieu dans l'Ancien Testament, il développe une vision orthodoxe et paradoxalement originale.

Si Tinker comprend aisément que même un chrétien puisse ressentir un malaise à l'idée qu'un Dieu bon donne des directives à première vue si immorales, il n'oublie pas que c'est parce que l'homme moderne est assez facilement enclin à mettre « Dieu au banc des accusés » (C.S. Lewis).

Tinker nous met en garde contre toute vision ontologique étriquée de Dieu. D'une part, le sujet est

piégeux et une mauvaise interprétation condamne à l'incompréhension, d'autant que plusieurs milliers d'années nous séparent des faits incriminés. D'autre part, il est hasardeux de sortir un passage de son contexte et plus encore de la globalité biblique. Toute explication, aussi savante soit-elle, ne doit pas exclure la nature, les attributs ainsi que les plans de Dieu dans le cadre de la rédemption. Pour Tinker, les termes du débat doivent donc être correctement posés.

Outre les « immuables non négociables » (D.A. Carson) présentés brièvement, le livre met en scène une rapide recontextualisation historique et culturelle et fait le lien indispensable avec le Nouveau Testament et notre époque. Une étude passionnante, bien qu'un peu courte, destinée à être lue par le plus grand nombre. Les sources citées au fil du texte devraient permettre aux plus motivés d'approfondir le sujet.

Bruno Lopez
Librairie chrétienne CLC
91, boulevard Sakakini, Marseille

¹ Aide sociale à l'enfance.

² Brevet professionnel.

³ Centre hospitalier Sainte-Anne, Paris XIV^e.

⁴ L'auteur de l'article n'est pas la prénommée Micheline dans le récit.

Le portrait

Georgina Dufoix

Georgina Dufoix a été ministre dans les gouvernements de François Mitterrand notamment aux Affaires sociales et à la Solidarité nationale, de 1984 à 1986, et présidente de la Croix-Rouge française de 1989 à 1992.

Parents pauvres isolés, enfance maltraitée, toxicomanie, adoption et handicap, grande pauvreté... la liste est longue, des batailles de Georgina Dufoix. L'ancienne ministre s'est toujours demandé comment les hommes, si nombreux et si différents, pouvaient vivre bien sur la Terre, avec un souci constant pour les plus précaires. Le sens de la vie a toujours été, pour elle, une interrogation majeure.

Georgina Dufoix a grandi dans un milieu cévenol réformé, les grands-parents aux galères, leurs épouses refusant d'abjurer et leurs enfants violentés. La famille a insufflé à ses membres des valeurs de responsabilité et un attachement viscéral au respect de la liberté de conscience. Mais elle n'a pas transmis la foi. « *J'étais une réformée athée.* »

La rencontre avec Dieu a lieu le 8 août 1988. Georgina Dufoix a quarante-cinq ans ; elle vient de perdre son mandat de députée du Gard. « *Le coup est rude pour l'ego.* » Elle est en réunion, délicate, à l'hôtel Matignon. En peine, elle interpelle le divin : « *Si tu existes vraiment, c'est le moment de venir.* » Instantanément, elle ressent une paix et une joie inconnues, un état intérieur de plénitude excellent, une totale absence de peur. « *La grâce de Dieu m'est tombée dessus, j'ai compris qu'il existait un au-delà que je n'avais pas nommé et que j'avais cherché, pendant des années, entre autres dans les philosophies orientales.* »

Georgina Dufoix n'est plus la même. L'Invisible est présent et apporte un bien-être merveilleux. Elle dévore la Bible, y découvre « *une lumière formidable et un mode d'emploi pour une bonne vie* », met ses pas dans ceux de Jésus, « *le seul qui nous amène à Dieu comme Père*¹ ». Sa vision du monde évolue. Ses relations aussi. Elle relate son expérience. Dans son entourage, on se moque. « *Des gens ont pensé que j'étais complètement cinglée.* » À l'Élysée pourtant, François Mitterrand lui dit qu'elle a de la chance.



En octobre 1991, le journal *Le Monde* la met en cause dans l'affaire du sang contaminé². Les attaques médiatiques dureront sept ans, jusqu'à sa relaxe en 1999 par la Cour de justice de la République. Sept années difficiles durant lesquels la femme de foi apprendra à mettre en pratique la parole biblique. « *Beaucoup de gens m'ont attaquée, détestée, j'avais tellement d'ennemis que si je ne les aimais pas, ma vie devenait impossible. Or, la Bible dit qu'il est possible d'aimer ses ennemis. Je me suis accrochée à ce qui est écrit et, ce qui est génial, c'est que c'est vrai !* »

“ Des gens ont pensé que j'étais complètement cinglée. ”

Georgina Dufoix se nourrit de la présence de Dieu. « *Dieu est toujours là, prêt à nous prodiguer sa paix, sa joie, son amour, mais notre porte n'est pas toujours ouverte. Nous n'expérimentons sa présence que quand notre état intérieur le permet.* »

Celle qui se définit comme une follower de Jésus assure qu'elle n'aurait jamais pensé pouvoir être aussi heureuse. Elle évoque la joie parfaite offerte par le Christ³ avant d'interroger : « *Quelles sont nos pensées, actions, émotions, peurs... qui nous volent notre joie et nous privent de recevoir pleinement celle de Jésus ?* »

Georgina Dufoix s'est engagée en politique avec le slogan de François Mitterrand « *Changer la vie* », mais elle a découvert qu'indépendamment du pouvoir qui peut, dans certaines situations, aider les autres à changer, il faut commencer par changer soi-même. Elle ne regrette rien. « *J'ai servi les Français de mon mieux. Si c'était à refaire, je le referai mais différemment, parce que je sais aujourd'hui qu'il existe un Maître de la vie.* »

Brigitte Martin

¹ « *Je suis le chemin, la vérité, la vie. Personne ne peut aller au Père autrement que par moi* » (Jean 14.6).

² Dans les années 1980, des centaines de patients hospitalisés et d'hémophiles ont été contaminés par le sida et l'hépatite C en recevant des transfusions sanguines ou dérivés sanguins. Les dirigeants des établissements de transfusion et les pouvoirs publics ont été accusés de ne pas avoir pris les précautions nécessaires pour protéger la population.

³ « *Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite* » (Jean 15.11).